UNIV. OF ARIZONA
841.89 M836 1923 mn
Moreas, Jean/uvres de Jean Moreas
3 9001 03837 2507

DE

JEAN MORÉAS

I

LES SYRTES — LES CANTILÈNES
LE PÈLERIN PASSIONNÉ
ÉNONE AU CLAIR VISAGE ET SYLVES
ÉRIPHYLE ET SYLVES NOUVELLES

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XVI, RVE DE CONDÉ, XVI
—
MCMXXIII

UNIVERSITY OF ARIZONA LIBRARY

ŒUVRES

DE

JEAN MORÉAS

ŒUVRES

DE

JEAN MORÉAS

I

LES SYRTES — LES CANTILÈNES
LE PÈLERIN PASSIONNÉ
ÉNONE AU CLAIR VISAGE ET SYLVES
ÉRIPHYLE ET SYLVES NOUVELLES

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XVI, RVE DE CONDÉ, XVI

MCMXXIII

IL A ÉTÉ TIRÉ :

39 exemplaires sur vergé d'Arches
numérotés à la presse de 1 à 39.

175 exemplaires sur pur fil Lafuma
numérotés de 40 à 214.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1958
UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

841.89
M836
1923
V.1

PREMIÈRES POÉSIES

d-67/97-p

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_S0-EKD-744

LES SYRTES

1883-1884

Syrtis inhospita.
OVIDE.

Incerta Syrtis.
SÉNÈQUE.

Le péché me surmonte, et ma peine est si grande
Lors que malgré moy-mesme il triomphe de moy...
OGIER DE GOMBAUD.

REMEMBRANCES

Dans l'âtre brûlent les tisons,
Les tisons noirs aux flammes roses;
Dehors hurlent les vents moroses,
Les vents des vilaines saisons.

Contre les chenets roux de rouille,
Mon chat frotte son maigre dos.
En les ramages des rideaux,
On dirait un *essaim* qui grouille :

C'est le Passé, c'est le Passé
Qui pleure la tendresse morte;
C'est le bonheur que l'heure emporte
Qui chante sur un ton lassé.

I

Là-bas, où, sous les ciels attiques,
Les crépuscules radieux
Teignent d'améthyste les Dieux
Sculptés aux frises des portiques;

Où, dans le feuillage argenté
Des peupliers aux torses maigres,
Crépitent les cigales aigres
Ivres des coupes de l'Été;

Là-bas, où d'or fin sont les sables
Et d'azur rythmique les mers,
Où pendent les citrons amers
Dans les bosquets impérissables,

La Vierge aux seins inapaisés
Plus belle que la Tyndaride,
Fit couler sur ma lèvre aride
Le dictame de ses baisers.

II

D'où vient cette aubade câline
Chantée — on eût dit — en bateau,
Où se mêle un pizzicato
De guitare et de mandoline ?

Pourquoi cette chaleur de plomb
Où passent des senteurs d'orange,
Et pourquoi la séquelle étrange
De ces pèlerins à froc blond?

Et cette Dame, quelle est-elle,
Cette Dame que l'on dirait
Peinte par le vieux Tintoret
Dans sa robe de brocatelle ?

Je me souviens, je me souviens :
Ce sont des défuntes années,
Ce sont des guirlandes fanées
Et ce sont des rêves anciens !

III

Parmi des chênes, accoudée
Sur la colline au vert gazon,
Se dresse la blanche maison,
De chèvrefeuille enguirlandée.

A la fenêtre, où, dans des pots,
Fleurit la pâle marguerite,
Soupire une autre Marguerite :
Mon cœur a perdu son repos...

Le lin moule sa gorge plate
Riche de candides aveux,
Et la splendeur de ses cheveux
Ainsi qu'un orbe d'or éclate.

Va-t-elle murmurer mon nom ?
Irons-nous encor sous les graves
Porches du vieux burg des burgraves ?
Songe éteint, renaîtras-tu? — Non !

IV

Hautes sierras aux gorges nues,
Lacs d'émeraude, lacs glacés,
Isards sur les crêtes dressées,
Aigles qui planez par les nues;

Sapins sombres aux larges troncs,
Fondrières de l'Entécade
Où chante la fraîche cascade
Derrière les rhododendrons;

Et vous, talus plantés d'yeuses,
Irai-je encor par les sentiers
Mêlant les rouges églantiers
A la pâleur des scabieuses ?

Dans les massifs emplis de geais
Mènerai-je encore à la brune
La jeune belle à la peau brune,
Au pied mignon, à l'œil de jais ?

V

En jupe de peluche noire,
Avec des chapeaux tout fleuris,
Mes folles amours de Paris
Chantent autour de ma mémoire.

Elles ont des cheveux d'or pur,
Et, sous les blanches cascatelles
Des guipures et des dentelles,
Des seins de lys veinés d'azur.

Avec une audace espagnole,
Ma gourmande caresse n'a-
T-elle aux genoux de Rosina
Moqué les verrous de Barthole ?

N'ai-je pas promené ma main,
Avec des luxures d'artiste,
Sous des chemises de batiste
Embaumant l'ambre et le jasmin ?

Contre les chenets roux de rouille
Le chat ne frotte plus son dos.
En les ramages des rideaux,
On n'entend plus d'*essaim* qui grouille.

Dans l'âtre plein de noirs tisons,
Éteintes sont les flammes roses;
Et seuls hurlent les vents moroses,
Les vents des vilaines saisons.

BOUQUET A LA GRÆFIN

Parc ducal. Le ciel fige en du smalt les branches.
Dans les nids, gazouillis d'oisels et d'oiselles.
Seigneurs très chamarrés, gentes damoiselles.
Des fleurs rouges, des fleurs jaunes, des fleurs blanches.

Cheveux longs à la brise épars, courbes hanches.
Vos lèvres s'irisaient de vin de Moselle.
J'ai humé longuement vos yeux de gazelle,
Derrière les buissons piqués de pervenches.

Vieux chambellan gâteux en culotte courte
Vous offrit, sur un plat d'argent, de la tourte,
Avec un madrigal suranné, Græfin;

Il vous baisa le bout de votre main lisse;
Vous lui fîtes, je crois, des yeux en coulisse
Et vous ne sûtes point que j'avais le spleen.

OTTILIE

Des lèvres de bacchide et des yeux de madone,
Des sourcils bifurqués où le Diable a son pleige;
Ses cheveux vaporeux que le peigne abandonne
Sont couronnés de fleurs plus froides que la neige.

Vient-elle de l'alcôve ou bien de l'ossuaire,
Lorsque ses mules d'or frôlent les dalles grises ?
Est-ce voile d'hymen ou funèbre suaire,
La gaze qui palpite aux vespérales brises ?

Autour du burg, la lune, aux nécromants fidèle,
Filtre en gouttes d'argent à travers les ramures.
Et l'on entend frémir, ainsi que des coups d'aile,
Des harpes, dans la salle où rêvent les armures.

ODE

I

Seins des femmes ! ô seins de lys ! ô seins de nacre !
Vos rythmes indolents dorlotent nos blessures.
Leurs lèvres ! vous gardez, en vos calices l'âcre
Saveur des bigarreaux et des grenades sures.
— Mais, aux bords fabuleux des fleuves du Levant,
J'eus mes rêves bercés aux ghazels des Péris;
Et, dans l'Antre fatal, la Dame de Mervent
Scella mes yeux pensifs de ses baisers fleuris.

II

Sur la nappe ouvragée où le festin s'exalte,
La venaison royale alterne aux fruits des Iles;

Dans les chypres et les muscats de Rivesalte,
Endormeur des soucis, ô Léthé, tu t'exiles.
— Mais l'antique hippogriffe au vol jamais fourbu
M'a porté sur son aile à la table des Dieux;
Et là, dans la clarté sidérale, j'ai bu,
A pleine urne, les flots du nectar radieux.

III

En ces âges maudits insultant aux Chimères,
Pareils aux hurlements impurs des filles soûles,
Jusqu'à vos pieds d'argile, ô gloires éphémères,
Montent les hosannas sacrilèges des foules.
— Mais, sous les myrtes blancs de la sainte Délos
Que baigne l'Archipel de ses flux et reflux,
Je crois ouïr mon nom éclatant dans les los
Chantés, en le Futur, aux poètes élus.

C'était le portrait d'une jeune fille
déjà mûrissante et presque femme.
EDGAR POE.

I

Mystiques sont, là-bas, les clairs de lune bleus :
O votre front poli nimbé de clair de lune !
Berceuse est la chanson des archipels houleux :
O vos cheveux errants aux brises de la dune !

II

Sous votre pied d'airain, Astarté, foulez-nous :
Voici le Koh-innor, les jades de Palmyre !
Êtes-vous la Madone adorée à genoux ?
Mon âme montera comme un parfum de myrrhe !

TES MAINS

Tes mains semblant sortir d'une tapisserie
Très ancienne où l'argent à l'or brun se marie,
Où parmi les fouillis bizarres des ramages
Se bossue en relief le contour des images,
Me parlent de beaux rapts et de royale orgie,
Et de tournois de preux, dont j'ai la nostalgie.

Tes mains à l'ongle rose et tranchant comme un bec
Durent pincer jadis la harpe et le rebec,
Sous le dais incrusté du portique ogival
Ouvrant ses treillis d'or à la fraîcheur du val,
Et, pleines d'onction, rougir leurs fins anneaux
De chrysoprase dans le sang des huguenots.

Tes mains aux doigts pâlis semblent des mains de sainte
Par Giotto rêvée et pieusement peinte
En un coin très obscur de quelque basilique
Pleine de chapes d'or, de cierges, de reliques,
Où je voudrais dormir tel qu'un évêque mort,
Dans un tombeau sculpté, sans crainte et sans remord.

ARIETTE

Tu me lias de tes mains blanches,
Tu me lias de tes mains fines,
Avec des chaînes de pervenches
Et des cordes de capucines.

Laisse tes mains blanches,
Tes mains fines,
M'enchaîner avec des pervenches
Et des capucines.

SENSUALITÉ

N'écoute plus l'archet plaintif qui se lamente
Comme un ramier mourant le long des boulingrins;
Ne tente plus l'essor des rêves pérégrins
Traînant des ailes d'or dans l'argile infamante.

Viens par ici : voici les féeriques décors,
Dans du Sèvres les mets exquis dont tu te sèvres,
Les coupes de Samos pour y tremper tes lèvres,
Et les divans profonds pour reposer ton corps.

Viens par ici : voici l'ardente érubescence
Des cheveux roux piqués de fleurs et de béryls,
Les étangs des yeux pers, et les roses avrils
Des croupes, et les lys des seins frottés d'essence;

Viens humer le fumet — et mordre à pleines dents
A la banalité suave de la vie,
Et dormir le sommeil de la bête assouvie,
Dédaigneux des splendeurs des songes transcendants.

I

Assez d'abstinences moroses :
De Schiraz effeuillons les roses
Au bord du lac sacré,
Et que pour moi l'amour ruisselle
De sa lèvre d'alme pucelle
Plus doux qu'un vin sucré.

II

Assez de chrysolithe terne :
Que l'on me montre la caverne
Des koh-innors-soleils,
Et des saphirs plus bleus que l'onde,
Et des clairs rubis de Golconde
Au sang des Dieux pareils.

III

Assez d'existence servile :
Que l'on m'emporte dans la Ville
Où je serai le Khan
Infaillible comme un prophète
Et dont la justice parfaite
Prodigue le carcan.

CONTE D'AMOUR

I

La lune se mirait dans le lac taciturne,
Pâle comme un grand lis, pleine de nonchaloirs.
— Quel Lutin nous versait les philtres de son urne ? —
La brise sanglotait parmi les arbres noirs...

Baiser spirituel, son baiser, sois béni !
Dans mon cœur plein d'horreur tu ravivas la flamme,
Dans mon cœur plein d'horreur, mon pauvre cœur terni
— Ai-je effleuré sa lèvre ? Ai-je humé son âme ?

II

Je veux un amour plein de sanglots et de pleurs,
Un amour au front pâle orné d'une couronne
De roses dont la pluie a terni les couleurs.
Je veux un amour plein de sanglots et de pleurs.

Je veux un amour triste ainsi qu'un ciel d'automne,
Un amour qui serait comme un bois planté d'ifs
Où dans la nuit le cor mélancolique sonne;
Je veux un amour triste ainsi qu'un ciel d'automne,
Fait de remords très lents et de baisers furtifs.

III

Mon cœur est un cercueil vide dans une tombe;
Mon âme est un manoir hanté par les corbeaux.
— Ton cœur est un jardin plein des lys les plus beaux;
Ton âme est blanche ainsi que la blanche colombe.

Mon rêve est un ciel bas où sanglote le vent;
Mon avenir, un tertre en friche sur la lande.
— Ton rêve est pur ainsi que la plus pure offrande,
Ton avenir sourit comme un soleil levant.

Ma bouche a les venins des fauves belladones;
Mes sombres yeux sont pleins des haines des maudits.
— Ta bouche est une fleur éclose au Paradis,
Tes chastes yeux sont bons comme ceux des madones.

IV

Dans les jardins mouillés, parmi les vertes branches,
Scintille la splendeur des belles roses blanches.

La chenille striée et les noirs moucherons
Insultent vainement la neige de leurs fronts :
Car, lorsque vient la nuit traînant de larges voiles,
Que s'allument au ciel les premières étoiles,
Dans les berceaux fleuris, les larmes des lutins
Lavent toute souillure, et l'éclat des matins
Fait miroiter encor parmi les vertes branches

Le peplum virginal des belles roses blanches.
Ainsi, ma belle, bien qu'entre tes bras mutins
Je sente s'éveiller des désirs clandestins,
Bien que vienne parfois la sorcière hystérie
Me verser les poisons de sa bouche flétrie,
Quand j'ai lavé mes sens en tes yeux obsesseurs,
J'aime mieux de tes yeux les mystiques douceurs
Que l'irritant contour de tes fringantes hanches,
Et mon amour, absous de ses désirs pervers,
En moi s'épanouit comme les roses blanches
Qui s'ouvrent au matin parmi les arbres verts.

V

Bientôt viendra la neige au blanc manteau d'hermine;
Dans les parcs défeuillés, sous le ciel morne et gris,
Sur leurs socles, parmi les boulingrins flétris,
Les Priapes frileux feront bien triste mine.

Alors, ma toute belle, assis au coin du feu,
Aux rouges flamboiements des bûches crépitantes,
Nous reverrons, au fond des visions latentes,
Le paysage vert, le paysage bleu,

Le paysage vert et rose et jaune et mauve
Où murmure l'eau claire en les fouillis des joncs,
Où se dresse au-dessus des fourrés sauvageons
Le cône menaçant de la montagne chauve.

Nous reverrons les bœufs, les grands bœufs blancs et roux,
Traînant des chariots sous l'ardeur tropicale,
Et sur le pont très vieux la très vieille bancale
Et le jeune crétin au ricanement doux.

Ainsi nous revivrons nos extases éteintes
Et nous ranimerons nos bonheurs saccagés
Et nous ressentirons nos baisers échangés
Dans les campagnes d'or et d'émeraudes teintes.

★

Hélas ! n'écoutant pas la voix des sorts moqueurs
Et laissant mon esprit s'enivrer de chimères,
Je ne veux pas penser que les ondes amères
Vont se mettre bientôt au travers de nos cœurs.

VI

Rouges comme un fer de forge
Ou le taureau qu'on égorge,
Sous les regrets assassins
Nos cœurs saignent dans nos seins.

Viennent donc des sorts propices
Nous garer des précipices !
Que nous nous serrions la main
Sans souci du lendemain ;

Qu'enfin nous puissions sans trêve,
Sans redouter l'heure brève,
Sous les ciels profonds des lits
Tordre nos corps affaiblis !

VII

Hiver : la bise se lamente,
La neige couvre le verger.

Dans nos cœurs aussi, pauvre amante,
Il va neiger, il va neiger.

Hier : c'était les soleils jaunes.
Hier, c'était encor l'été.
C'était l'eau courant sous les aulnes
Dans le val de maïs planté.

Hier, c'était les blancs, les roses
Lys, les lys d'or érubescent —
Et demain : c'est les passeroses,
C'est les ifs plaintifs, balançant,

Balançant leur verdure dense,
Sur nos bonheurs ensevelis;
Demain, c'est la macabre danse
Des souvenirs aux fronts pâlis;

Demain, c'est les doutes, les craintes,
C'est les désirs martyrisés,
C'est le coucher sans tes étreintes,
C'est le lever sans tes baisers.

VIII

Ne ternis pas de pleurs les mystiques prunelles
De tes grands yeux navrés, striés d'or et d'agate;
Laisse-la t'emporter, la berceuse frégate,
Par les immensités des vagues solennelles.

Triste, je rêverai, pendant mes nuits moroses,
De baisers alanguis et de caresses brusques,
De nids capitonnés où des coupes étrusques
S'exhalent les ennuis des chlorotiques roses.

Et l'absence irritant le désir qu'elle rive,
Ma passion tenace où le souvenir veille
Montera dans mon cœur, débordante et pareille
Aux fluviales eaux qui grondent sur la rive.

IX

Nous marchions, nous tenant par la main, dans la rue
Où sous les becs de gaz se heurte la cohue.

Sous les jasmins en fleur qui bordent le chemin,
A l'ombre nous marchions, nous tenant par la main.

Et ma joie est fanée avec le blanc jasmin.

Sa voix, perlant tout bas ses notes argentines,
Berçait mon cœur, ainsi qu'un psaume des matines.
Son baiser acharné, grisant comme les Nuits,
Faisait sourire encor mon front chargé d'ennuis.

Et mes bras veufs en vain la cherchent dans les nuits.

X

Ce jour-là, les flots bleus susurreront plus bleus
Le long des côtes blanches,
Et du soleil frileux les rayons plus frileux
Se joueront dans les branches.

Malgré le rude hiver, les fleurs de l'églantier
Souriront grand'ouvertes,

Et l'on verra changer les cailloux du sentier
En émeraudes vertes.

Les loups pour les agneaux auront des soins exquis,
Et, sous l'œil bon des aigles,
Les grands vautours feront la cour, en fins marquis,
Aux colombes espiègles.

Les Dames, aux propos galants des séducteurs,
Ne sèront pas rebelles,
Et les Almavivas, malgré les vieux tuteurs,
Enlèveront leurs belles.

Car, ce jour-là, jour saint, vaillamment attendu,
Dans tes chastes prunelles,
Mes yeux retrouveront le paradis perdu
Des amours éternelles.

Car, ce jour-là, les cœurs par le bonheur brisés,
Mes lèvres dans les tiennes,
Nous nous rappellerons en de nouveaux baisers
Nos caresses anciennes.

XI

La feuille des forêts
Qui tourne dans la bise
Là-bas, par les guérets,
La feuille des forêts
Qui tourne dans la bise
Va-t-elle revenir
Verdir — la même tige ?

L'eau claire des ruisseaux
Qui passe claire et vive
A l'ombre des berceaux,
L'eau claire des ruisseaux
Qui passe claire et vive
Va-t-elle retourner
Baigner — la même rive?

LES BONNES SOUVENANCES

Irisant le ciel gris de nos mornes pensées,
Ravivant les soleils éteints des renouveaux,
Elles passent toujours au fond de nos cerveaux,
Un bon souris sur des lèvres jamais plissées.

Leur prunelle est l'aurore, et leur natte tressée
Est fulgurante ainsi que l'éclat des flambeaux.
Leur prunelle est la nuit, et, sur le cou massée,
Leur chevelure est bleue ainsi que les corbeaux.

Aux accords pénétrants d'anciennes ritournelles,
Elles bercent nos cœurs pleins d'ennui; ce sont elles
Qui pansent doucement nos blessures mortelles,

Elles qui, sur nos cils, viendront sécher nos pleurs,
— Et le temps, émondeur de beautés et de fleurs,
Met sur leur front vieilli de plus fraîches couleurs.

PARMI LES MARRONNIERS

Parmi les marronniers, parmi les
Lilas blancs, les lilas violets,
La villa de houblon s'enguirlande,
De houblon et de lierre rampant.
La glycine, des vases bleus, pend;
Des glaïeuls, des tilleuls de Hollande.

Chère main aux longs doigts délicats,
Nous versant l'or du sang des muscats,
Dans la bonne fraîcheur des tonnelles,
Dans la bonne senteur des moissons,
Dans le soir, où languissent les sons
Des violons et des ritournelles.

Aux plaintifs tintements des bassins
Sur les nattes et sur les coussins,
Les paresses en les flots des tresses.
Dans la bonne senteur des lilas
Les soucis adoucis, les cœurs las
Dans la lente langueur des caresses.

LA CARMENCITA

Pauvre enfant, tes prunelles vierges,
Malgré leur feu diamanté,
Dans mon cœur, temple dévasté,
Ne rallumeraient pas les cierges.

Pauvre enfant, les sons de ta voix
— Telles les harpes séraphiques —
De mes souvenirs maléfiques
Ne couvriraient pas les abois.

Pauvre enfant, de tes lèvres vaines,
La miraculeuse liqueur
N'adoucirait pas la rancœur
Qui tarit la vie en mes veines.

Pareil au climat meurtrier
Déserté de toute colombe,
Et pareil à la triste tombe,
Où l'on ne vient jamais prier,

— O la trop tard — au cours du fleuve
Inéluctable, je m'en vais,
Ayant au gré des vents mauvais
Effeuillé ma couronne neuve.

I

Dans la basilique où les pâles cierges
Font briller les ors du grand ostensoir,
Sur les feuillets des missels à fermoir
Courent les doigts fins des pudiques vierges.

Elle t'attendait, la vierge aux yeux bleus,
Mais tu n'as pas su lire dans ses yeux —
Dans la basilique, aux clartés des cierges.

II

Dans la chambre rose où les lilas blancs
Mêlaient leurs parfums aux tiédeurs des bûches,
Cette présidente en peignoir à ruches,
Quand elle jouait avec ses perruches,
Sangdieu ! qu'elle avait des regards troublants !

Tu n'as pas cueilli les beaux lilas blancs,
Tu n'as pas cherché les secrets troublants
Du peignoir à traîne avecque des ruches,
Dans la chambre rose où les lilas blancs
Mêlaient leurs parfums aux tiédeurs des bûches.

Oisillon bleu couleur-du-temps,
Tes chants, tes chants
Dorlotent doucement les cœurs
Meurtris par les destins moqueurs.

Oisillon bleu couleur-du-temps,
Tes chants, tes chants
Donnent de nouvelles vigueurs
Aux corps minés par les langueurs.

Oisillon bleu couleur-du-temps,
Tes chants, tes chants
Font revivre les Espoirs morts
Et terrassent les vieux Remords.

Oisillon bleu couleur-du-temps,
Je t'ai cherché longtemps, longtemps,
Par mont, par val et par ravin
En vain, en vain !

CHIMÆRA

J'allumai la clarté mortuaire des lustres
Au fond de la crypte où se révulse ton œil,
Et mon rêve cueillit les fleuraisons palustres
Pour ennoblir ta chair de pâleur et de deuil.

Je proférai les sons d'étranges palatales,
Selon les rites des trépassés nécromants,
Et sur ta lèvre teinte au sang des digitales
Fermentèrent soudain des philtres endormants.

Ainsi je t'ai créé de la suprême essence,
Fantôme immarcessible au front d'astres nimbé,
Pour me purifier de la concupiscence,
Pour consoler mon cœur dans l'opprobe tombé.

Les roses jaunes ceignent les troncs
Des grands platanes, dans le jardin
Où c'est comme un tintement soudain
D'eau qui s'égoutte en les bassins ronds.

Nul battement d'ailes, au matin;
Au soir, nul souffle couchant les fronts
Des lys pâlis, et des liserons
Pâlis au clair de lune incertain.

Et dans ce calme où la fraîcheur tombe,
C'est comme un apaisement de tombe,
Comme une mort qui lente viendrait

Sceller nos yeux de sa main clémente,
Dans ce calme où rien ne se lamente
Ou par l'espace ou par la forêt.

LE DÉMONIAQUE

Ai-je sucé les sucs d'innomés magistères
Quel succube au pied bot m'a-t-il donc envoûté ?
Oh ! ne l'être plus, oh ! ne l'avoir pas été !
Suc maléfique, ô magistères délétères !

Point d'holocauste offert sur les autels des Tyrs,
Point d'âpres cauchemars, d'affres épileptiques !
Seuls les rêves pareils aux ciels clairs des triptyques,
Seuls les désirs nimbés du halo des martyrs !

Qui me rendra jamais l'Hermine primitive,
Et le Lys virginal, et la sainte Forêt
Où, dans le chant des luths, Viviane apparaît
Versant les philtres de sa lèvre fugitive !

Hélas ! hélas ! au fond de l'Erèbe épaissi,
J'entends râler mon cœur criblé comme une cible.
— Viendra-t-on te briser, sortilège invincible ? —
Hâte-toi, hâte-toi, bon Devin, car voici

Que l'Automne se met à secouer les Roses,
Et que les joueurs rieurs s'effacent au lointain,
Et qu'il va s'éteignant le suave Matin :
— Et demain, c'est trop tard pour les Métamorphoses !

Les bras qui se nouent en caresses pâmées,
Le cordial bu du baiser animal,
Les cheveux qu'on tord, les haleines humées,
Des nerfs énervés apaisent-ils le mal ?

O nos visions les toujours affamées !
O les vœux sonnant ainsi qu'un faux métal !
En nos âmes, inéluctables Némées,
Qui viendra terrasser le monstre fatal ?

Et puisqu'il faut que toutes coupes soient brèves,
Puisqu'il faut en vain sur d'impossibles grèves
Chercher le népenthès et le lotus d'or,

Ne vaudrait-il mieux le Désir qu'on triture;
Ne vaudrait-il mieux te voler ta pâture,
Dégoût carnassier, ô funèbre condor.

ACCALMIE

I

Lorsque sous la rafale et dans la brume dense,
Autour d'un frêle esquif sans voile et sans rameurs,
On a senti monter les flots pleins de rumeurs
Et subi des ressacs l'étourdissante danse,

Il fait bon sur le sable et le varech amer
S'endormir doucement au pied des roches creuses,
Bercé par les chansons plaintives des macreuses,
A l'heure où le soleil se couche dans la mer.

II

Que l'on jette ces lys, ces roses éclatantes,
Que l'on fasse cesser les flûtes et les chants
Qui viennent raviver les luxures flottantes
A l'horizon vermeil de mes désirs couchants.

Oh ! ne me soufflez plus le musc de votre haleine,
Oh ! ne me fixez pas de vos yeux fulgurants,
Car je me sens brûler, ainsi qu'une phalène,
A l'azur étoilé de ces flambeaux errants.

Oh ! ne me tente plus de ta caresse avide,
Oh ! ne me verse plus l'enivrante liqueur
Qui coule de ta bouche — amphore jamais vide —
Laisse dormir mon cœur, laisse mourir mon cœur.

Mon cœur repose, ainsi qu'en un cercueil d'érable,
Dans la sérénité de sa conversion;
Avec les regrets vains d'un bonheur misérable,
Ne trouble pas la paix de l'absolution.

III

Feux libertins flambant dans l'Auberge fatale
Où se vautre l'impénitence des dégoûts,
Où mon âme a brûlé sa robe de vestale,
— Éteignez-vous !

Par les malsaines nuits de crimes traversées,
Hippogriffes du Mal, femelles des hiboux,
Qui prêtiez votre essor à mes lâches pensées,
— Envolez-vous !

Salamandres-désirs, sorcières-convoitises
Qui hurliez dans mon cœur avec des cris de loups
La persuasion de toutes les feintises,
— Ah ! taisez-vous !

IV

J'ai trouvé jusqu'au fond des cavernes alpines
L'antique Ennui niché,
Et j'ai meurtri mon cœur pantelant aux épines
De l'éternel Péché.

O sagesse clémente, ô déesse aux yeux calmes,
Viens visiter mon sein,
Que je m'endorme un peu dans la fraîcheur des palmes,
Loin du Désir malsain.

V

Mon cœur, mon cœur fut la lanterne
Éclairant le lupanar terne;
Mon cœur, mon cœur fut un rosier,
Rosier poussé sur le fumier.

Mon cœur, mon cœur est le blanc cierge
Brûlant sur un cercueil de vierge;
Mon cœur, mon cœur est sur l'étang
Un chaste nénuphar flottant.

VI

O mer immense, mer aux rumeurs monotones,
Tu berças doucement mes rêves printaniers;
O mer immense, mer perfide aux mariniers,
Sois clémente aux douleurs sages de mes automnes.

Vague qui viens avec des murmures câlins
Te coucher sur la dune où pousse l'herbe amère,
Berce, berce mon cœur comme un enfant sa mère,
Fais-le repu d'azur et d'effluves salins.

Loin des villes, je veux sur les falaises mornes
Secouer la torpeur de mes obsessions,
— Et mes pensers, pareils aux calmes alcyons,
Monteront à travers l'immensité sans bornes.

MUSIQUE LOINTAINE

La voix, songeuse voix de lèvres devinées,
Éparse dans les sons aigus de l'instrument,
A travers les murs sourds filtre implacablement,
Irritant des désirs et des langueurs fanées.

Alors, comme sous la baguette d'un sorcier,
Dans mon esprit flottant la Vision se calque :
Blanche avec des cheveux plus noirs qu'un catafalque,
Frêle avec des rondeurs plus lisses que l'acier.

Dans le jade se meurt la branche de verveine.
Les tapis sont profonds et le vitrail profond.
Les coussins sont profonds et profond le plafond.
Nul baiser attristant, nulle caresse vaine.

La voix, songeuse voix de lèvres devinées,
Éparse dans les sons aigus de l'instrument,
A travers les murs sourds filtre implacablement,
Irritant des désirs et des langueurs fanées.

C'est par l'effet trompeur de Mâyâ que le principe intelligent paraît revêtu de tant de formes; mais la contemplation est comme un glaive avec lequel les hommes sages tranchent le lien de l'action qui enchaîne la conscience.

BHAGAVATA-POURANA.

Être serein ainsi qu'un roc inaccessible,
Sans souci de chercher l'oubli de ses pensées;
L'âme close aux sanglots de Lyres cadencées,
Aux rêves hasardeux ne pas servir de cible.

Aux ors incandescents des trésors des Palmyres,
Aux perles des Ophirs — aveugles ses prunelles;
La vertèbre rétive aux visions charnelles
Éparses dans l'odeur énervante des myrrhes.

Le Temps pétrifié sur les feuillets du Livre;
Le Ciel du Cœur uni comme un métal; sans rides,
O Sensibilité, tes surfaces virides;
L'Aube pareille au Crépuscule : O ne pas vivre !

HOMO, FUGE

> Il fut vu, en sa main ainsi piquée, un écrit comme d'un sang de mort, en ces mots latins : O homo, fuge ! » qui est à dire : « O homme, fuis-t'en de là, et fais le bien. »
>
> *La légende de Faust.*

I

Sur l'arbre et la bête de somme,
Sur le fauve altier et sur l'homme
Inutilement révolté,
Monstre de pleurs et de sang ivre,
Désir formidable de vivre,
Tu fais peser ta volonté.

II

Pour vaincre l'austère NON-ÊTRE
Tu dis aux succubes de naître,
Et de ta main tu prodiguas
Les joyaux aux prostituées,
Et les couronnes polluées
Autour du front des renégats.

III

Expert en les dialectiques,
Tu parles et tu sophistiques
Avec ta voix de clair métal :
Et les Tentations pullulent,
Et les Tentations ululent
Dans l'ombre du Ravin fatal.

IV

Car tu sais pour damner notre âme
Faire jaillir la Pure-Flamme
Dans l'œil des hiboux et des freux;
Tu connais les accoutumances
Des devins, et les nigromances
Et les hocuspocus affreux.

V

Sous la Comète et sous la Lune,
En tunique de pourpre brune,
Très blanche avec des cheveux blonds,
Près du lac où nagent les cygnes,
Ta feinte candeur a des signes
Qui parlent des sentiers oblongs.

VI

A travers les chaudes haleines
Des tabacs et des marjolaines,
De nos vœux tu guides l'essor
Où, dans sa fière nonchalance,
La Fleur-Charnelle se balance
Pareille au grand lys nimbé d'or.

VII

Mais ta promesse n'est que leurre !
Bientôt, bientôt sonnera l'heure
Du Chevalier au pied fourché,
Et nous savons bien que tu caches
Sous les velours et les panaches,
Toute la hideur du Péché.

VIII

Oh ! qu'il vienne un autre Messie
Secouer l'antique inertie,
Qu'il vienne en ses rédemptions
Détruire l'œuvre de la Femme
Et te faucher, désir infâme
Des neuves générations.

LES CANTILÈNES

1883-1886

FUNÉRAILLES

> Si l'on te demandait où est tout le trésor de tes jours florissants, et si tu répondais que tout cela est dans tes yeux creusés, ce serait une honte dévorante et un stérile éloge.
>
> SHAKESPEARE.

Roses de Damas, pourpres roses, blanches roses,
Où sont vos parfums, vos pétales éclatants ?
Où sont vos chansons, vos ailes couleur du temps,
Oiseaux miraculeux, oiseaux bleus, oiseaux roses ?

O neiges d'antan, vos prouesses, capitans !
A jamais abolis les effets et les causes,
Et pas d'aurore écrite en les métempsycoses :
Baumes précieux, que tous des orviétans !

Surpris les essors aux embûches malitornes.
Les cerfs s'en sont allés la flèche entre les cornes,
Aux durs accords des cors les cerfs s'en sont allés.

Et nous sommes au bois la Belle dont les sommes
Pour éternellement demeureront scellés...
Comme une ombre au manoir rétrospectif, nous sommes.

Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix :
Refrains exténués de choses en allées,
Et sonnailles de mule au détour des allées,
— Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Flacons, et vous, grisez-nous, flacons d'autrefois :
Senteurs en des moissons de toisons recélées,
Chairs d'ambre, chairs de musc, bouches de giroflées.
— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

En ce matin d'hiver et d'ombre, l'alouette,
En ce matin d'hiver, l'alouette est muette.
— Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Les lys sont coupés dans le jardin, et les roses,
Et les iris au bord des eaux, des eaux moroses.
— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

Le jardin était taillé comme une belle dame...
GILLES FLETCHER.

Dans le jardin taillé comme une belle dame,
Dans ce jardin nous nous aimâmes, sur mon âme !
O souvenances, ô regrets de l'heure brève,
Souvenances, regrets de l'heur. O rêve en rêve

Et triste chant dans la bruine et sur la grève.
Chant triste et si lent et qui jamais ne s'achève,
Lent et voluptueux, cerf qui de désir brame,
Et trémolo banal, aussi, de mélodrame :

C'est la table rustique avec ses nappes blanches
Et les coupes de vins de Crète, sous les branches,
La table à la lueur de la lampe caduque;

Et tout à coup l'ombre des feuilles remuées
Vient estomper son front bas, son front et sa nuque
Gracile. La senteur des fleurs exténuées
S'évapore dans les buées,
Hélas ! car c'est déjà la saison monotone,
L'automne sur les fleurs et dans nos cœurs l'automne.
Et ce pendant qu'elle abandonne
Ses doigts aux lourds anneaux à ma lèvre, j'écoute,
J'écoute les jets d'eau qui pleurent goutte à goutte.

Ses mains qu'elle tend comme pour des théurgies,
Ses deux mains pâles, ses mains aux bagues barbares;
Et toi son cou qui pour la fête tu te pares !
Ses lèvres rouges à la clarté des bougies;

Et ses cheveux, et ses prunelles élargies
Lourdes de torpeur comme l'air autour des mares;
Parmi les bêtes fabuleuses des simarres,
Vous ses maigreurs, vous mes suprêmes nostalgies;

O mirages que ma tendresse perpétue,
Échos fallacieux de l'heure qui s'est tue,
Malgré votre carmin et malgré vos colliers,

Et vos nœuds de brocart, et vos airs cavaliers,
Pauvres ! vous êtes morts, ô vous tous elle tonte,
Elle toute et mon cœur, nous sommes morts, sans doute.

Pleurer un peu, si je pouvais pleurer un peu,
Pleurer comme l'orphelin, et comme la veuve,
Et comme le pécheur naïf implorant Dieu.
Simple qu'il soit mon cœur, simplement qu'il s'émeuve !

Sur ma guirlande fanée et ma robe neuve
Tissée au ciel avec du blanc, avec du bleu,
Sur ma guirlande fanée emportée au fleuve,
Pleurer un peu, pouvoir pleurer serait mon vœu.

Mais, ce pendant que votre main cruelle et sûre,
Sûre et cruelle fait vibrer dans ma blessure
L'inexorable trait, Ma Dame, ma Douleur,

Il faut que je vous loue et que je vous célèbre,
Et que je tresse la gemme rare et la fleur
Dans vos cheveux qui sont couleur de la ténèbre.

En son orgueil opiniâtre,
Que d'un sceptre d'or se parât,
Que dans un habit d'apparat
Il eût des poses de théâtre,

Que, de sa prestance idolâtre,
Mît la perle de maint carat
Avec un ruban nacarat
Dans sa chevelure folâtre;

L'*inéluctable* vint à point
Tirer d'une main acharnée
La bride de sa destinée,

Briser son sceptre dans son poing,
Faire de sa pourpre une loque
Que le vent mauvais effiloque.

O les cavales hennissant au vent limpide,
Et les los de triomphe à l'entour des pavois !
Les cavaliers mordent la cendre, et je me vois
Tel un vaincu que la populace lapide.

L'ombre se fait suspecte et veuve des hautbois,
Et l'appareil n'est plus de la fête splendide;
Et tout à coup par un maléfice sordide
Des belles Dames se décharnèrent les doigts.

Lutter, pourquoi? quand l'étendard de la conquête
Claque aux remparts trahis; et faut-il qu'on s'entête
Sous les lustres obscurs à danser d'un pied tors ?

J'entends pleurer comme des chordes sous des plectres;
Avec de pâles fleurs voici passer des spectres;
Et je voudrais mourir un peu, comme on s'endort.

Désir de vivre et d'être heureux, leurre et fallace,
Et monstre indéfectible aux têtes renaissantes,
Malgré l'automne et les couronnes marcescentes,
De courir tes hasards mon âme n'est pas lasse.

Car nous n'espérons point d'être jamais, hélas !
Le sage dont l'esprit sûr égorgea les sens;
Et nous avons au cœur cent taureaux mugissants,
Et la morgue ridicule des guérillas.

Que pour un jour du moins ! dure et lente rancune
Du Destin, laisse-toi fléchir par l'infortune
Et que j'aie un peu de trêve et de réconfort;

Que je cueille la grappe et la feuille de myrte
Qui tombe, et que je sois à l'abri de la syrte
Où j'ai fait si souvent naufrage près du port.

Sous vos longues chevelures, petites fées,
Vous chantâtes sur mon sommeil bien doucement,
Sous vos longues chevelures, petites fées,
Dans la forêt du charme et de l'enchantement.

Dans la forêt du charme et des merveilleux rites,
Gnomes compatissants, pendant que je dormais,
De votre main, honnêtes gnomes, vous m'offrîtes
Un sceptre d'or, hélas ! pendant que je dormais.

J'ai su depuis ce temps que c'est mirage et leurre
Les sceptres d'or et les chansons dans la forêt;
Pourtant, comme un enfant crédule, je les pleure,
Et je voudrais dormir encor dans la forêt.

Qu'importe si je sais que c'est mirage et leurre !

Par la douce pitié qui s'attendrit au pli,
Pourtant dur, de ta lèvre, inaccessible amante,
Saurais-tu donc effacer la marque infamante
Que la vie imprima sur mon front assoupli !

Sois, au moins, la main qui berce, et lorsque a faibli
Mon orgueil, et ce pendant que geint la tourmente,
Abrite-moi comme d'une magique mante
Des ténèbres de ta chevelure d'oubli;

Et que de tes yeux la translucide prunelle
Me verse la fraîcheur et la paix solennelle
De la mare endormie en un lit de roseaux.

Mais surtout garde-toi bien close, et taciturne,
Tel que sous le soleil un augural oiseau.
— Car mon âme frémit de regarder dans l'urne.

Et j'irai le long de la mer éternelle
Qui bave et gémit en les roches concaves,
En tordant sa queue en les roches concaves;
J'irai tout le long de la mer éternelle.

Je viendrai déposer, ô mer maternelle,
Parmi les varechs et parmi les épaves,
Mes rêves et mon orgueil, mornes épaves,
Pour que tu les berces, ô mer maternelle.

Et j'écouterai les cris des alcyons
Dans les cieux plombés et noirs comme un remords,
Leurs cris dans le vent aigu comme un remords.

Et je pleurerai comme les alcyons,
Et je cueillerai, triste jusqu'à la mort,
Les lys des sables pâles comme la mort.

INTERLUDE

Je vous annonce environ deux douzaines de lions rampants et d'ours mangeurs de miel. Que tout vivant prenne garde ! car, quoique fantastiques, ils ne laissent pas de donner quelque crainte et d'exécuter des travaux d'Hercule avec des épées nues.

Le Tableau des Merveilles.

TOUTE LA BABIOLE

Voilà pourtant le but inepte des choses.

Les fins parfums de la jupe qui froufroute
Le long du trottoir blanc comme la grand'route,
Les lourds parfums de la lourde chevelure,
Nattes au dos, torsades sur l'encolure;

La pénitence après le péché, sans doute
L'orgueil et l'avarice et l'envie, et toute
La babiole; et l'amour de la nature,
Et même la lune à travers la verdure;

Et même la lune et même l'espoir, cette,
O cette folie ! et le soleil, ses hâles,
Et la pluie, et la tristesse des jours pâles.

Et bouquets qu'on souhaite et bouquets qu'on jette,
Et la bonne tiédeur des premières bûches,
Et sa gorge en les dentelles et les ruches.

LA LUNE SE LEVA

La lune se leva bizarrement cornue
Parmi les tulipiers au bout de l'avenue,
Ce soir. O la villa proprette et ses blancs murs,
Et son balcon de bois chargé de raisins mûrs.

O la brise d'été qu'embaumaient les ramures
En fleurs, qu'embaumaient les pins et la haie aux mûres.
L'air de violon qui s'est plaint soudain : connu,
Air connu, très doux et comme ressouvenu.

Le vin que nous buvions sentait la peau de l'outre.
Je vous pris les deux mains, mais vous passâtes outre,
Ce soir, sur le balcon où grimpaient des muscats.

Pire que bonne vous fûtes et je fus sage.
Vous aviez un bouquet de cassie au corsage,
Et votre cou cerclé d'un collier de ducats.

GESTE

Alme fleur, fleur d'éden, hanebane d'enfer
Ta bouche, et tes seins lourds que d'or tissé tu brides !
— Nous allions par les bois pleins de monstres hybrides,
Toi de pourpre vêtue et moi bardé de fer.

Sous mon épée — alors — plus prompte que l'éclair,
Crânes fendus, les dos troués, les yeux stupides,
Tombaient les nains félons et les géants cupides.
Et les citoles des jongleurs sonnaient dans l'air.

— Docile au joug, qu'il eût fallu que j'abolisse,
J'ai trop longtemps humé la saveur du calice,
Quand l'ennemi veillait sur les quatre chemins.

Le palais fume encore et l'île est saccagée.
— Quel sortilège impur en guivre t'a changée,
Toi qui berçais mon cœur avec tes blanches mains ?

NEVER MORE

Le gaz pleure dans la brume,
Le gaz pleure, tel un œil.
— Ah ! prenons, prenons le deuil
De tout cela que nous eûmes.

L'averse bat le bitume,
Telle la lame l'écueil.
— Et l'on lève le cercueil
De tout cela que nous fûmes.

Oh ! n'allons pas, pauvre sœur,
Comme un enfant qui s'entête,
Dans l'horreur de la tempête

Rêver encor de douceur,
De douceur et de guirlandes.
— L'hiver fauche sur les landes.

LE RHIN

Les petits Elfes dansent, avec des plantes d'eau parmi leurs cheveux.

I

Aux galèts le flot se brise
Sous la lune blanche et grise,
O la triste cantilène
Que la bise dans la plaine !
— Elfes couronnés de jonc,
Viendrez-vous danser en rond ?

II

Hou ! hou ! le héron ricane
Pour faire peur à la cane.
Trap ! Trap ! le sorcier galope
Sur le bouc et la varlope.
— Elfes couronnés de jonc,
Viendrez-vous danser en rond ?

III

Au caveau rongé de mousse
L'empereur à barbe rousse,
Le front dans les mains, sommeille.
Le nain guette la corneille.
— Elfes couronnés de jonc,
Viendrez-vous danser en rond ?

IV

Mais déjà l'aurore émerge,
De rose teignant la berge,
Et s'envolent les chimères
Comme un essaim d'éphémères.
— Elfes couronnés de jonc,
Vous ne dansez plus en rond !

FLORENCE

Chi avvicina adesso ?
De l'Amour.

Le soleil brille et brûle
Dans un ciel indigo.
L'Arno coule très jaune
Sous le Ponte-Vecchio.

A Fiesole, aux Cascines,
Viale dei Colli,
Les marquises exquises,
Œil noir et teint pâli,

Adressent des sourires
Et des signes savants
Du fond de leurs calèches
Aux cavaliers servants.

Et dans la Ville-Neuve
Les sons des clavecins
Se mêlent aux prières
D'obèses capucins.

VIGNETTE

Elle mire au miroir son visage où neigea
La poudre odorante et que relève une mouche.
— On jurerait, vraiment, que le tuteur se mouche,
A côté, d'illicite façon. Mais déjà

Le Cavalier de fer de l'antique horloge a
Clamé le quart de cinq de sa stridente bouche.
Le griffon noir, que la caméniste frisa
D'un art sûr, tout en taquinant une babouche,

Attend, sur le fauteuil ample en velours d'Utrecht.
— Le corsage, à ramage. A traîne et zinzoline,
La jupe. Et, comme elle va sortir en berline

Découverte, elle pique avec un geste sec
Des asphodèles, dans sa chevelure belle,
Belle et bleue et parfumée et qui se rebelle.

MADRIGAL

Incarnate et dodue et narguant les chloroses,
Avec ta bouche rutilante et ton maintien
Impudique, et ton front que le remords chrétien
Ne saurait assombrir de hantises moroses;

Avec tes seins petits et tes hanches décloses,
Et tes cheveux tordus, tu représentes bien
Ce conventionnel amour, que l'art païen
— Mais le nôtre — para de rubans et de roses.

Or, je rêve d'un temple aux doriques piliers
Où grimpent les volubilis parmi les mauves;
Et dans le pur acier de tes prunelles fauves

Je vois des bois de myrte aux nymphes familiers,
Et des ruisseaux furtifs où boivent les dorcades,
Et qui coulent par mélodieuses saccades.

LE RUFFIAN

Je ne suis pas laide et je suis riche; je saurai vous aimer et me montrer reconnaissante.

I

Dans le splendide écrin de sa bouche écarlate
De ses trente-deux dents l'émail luisant éclate.
Ses cheveux, pour lesquels une Abbesse l'aima
Jadis très follement, calamistrés en boucles,
Tombent jusqu'à ses yeux — féeriques escarboucles—
Et ses cils recourbés semblent peints de çurma.

II

Sa main de noir gantée à la hanche campée,
Avec sa toque à plume, avec sa longue épée,

Il passe sous les hauts balcons indolemment.
Son pourpoint est de soie, et ses poignards superbes
Portent sur leurs pommeaux, parmi l'argent en gerbes,
La viride émeraude et le clair diamant.

III

Dans son alcôve où l'on respire les haleines
Des bouquets effeuillés, les fières châtelaines,
Sous leur voile le front de volupté chargé,
Entassent les joyaux, les doublons et les piastres
Pour baiser ses yeux noirs vivants comme des astres
Et sa lèvre pareille au bétail égorgé.

IV

Ainsi, beau comme un dieu, brave comme sa dague,
Ayant en duel occis le comte de Montague,
Quatre neveux du pape et vingt condottieri,
Calme et la tête haute, il marche par les villes,
Traînant à ses talons des amantes serviles
Dont l'âme s'est blessée à son regard fleuri.

INTIMITÉ

Les rumeurs des hommes et des choses
Comme un flot expiré se sont tues.
— Tes beaux desseins que tu prostitues,
O mon cœur, compte-les, si tu l'oses.

Des détritus de bouquets de roses
Parfument les brises abattues.
— Compte tes fiertés condescendues,
Et tes vains essors aux ailes closes.

— Mais le doux ciel d'une nuit d'été
Bénit le sommeil de la cité;
Au sort, va, n'en gardons pas rancune !

Puisque la vie est un sottisier,
Que je fume en face de la lune
Ma bonne pipe de merisier !

AIRS ET RÉCITS

MARYO

Auprès de la fenêtre,
Assise à son rouet,
Maryo file la laine
Avec ses doigts fluets.

Maryo file la laine,
La soie et l'or aussi,
Pour faire la ceinture
Du beau klephte Ralli.

« — Ne filez pas, la belle,
La soie et l'or ainsi :
Une autre l'infidèle
Va prendre dans son lit.

— Je veux filer la laine,
La soie et l'or aussi;
Qu'il prenne, l'infidèle,
Une autre dans son lit !

— Proche est la Pentecôte,
Maryo, le jour aussi
Où l'infidèle une autre
Va prendre dans son lit. »

Sa mère, sa grand'tante,
Et ses petits-neveux,
Et ses trente servantes
Lui peignent ses cheveux.

Pour aller à l'église
On lui met sur le sein
La lune, et sur la bouche
Le rose du matin.

L'évêque est à l'église,
Et les diacres aussi :
Une autre l'infidèle
Va prendre dans son lit.

Maryo part à l'église,
La lune sur le sein,
Et sur sa bouche rose
Le rose du matin.

Et la voilà qu'elle entre
Dans ses habits dorés :
Les diacres et les chantres
Ne savent plus chanter.

« — Évêque, mon évêque,
Et vous diacres aussi,
Voilà, voilà ma femme ! »
Dit le klephte Ralli.

« Évêque, mon évêque,
Et vous diacres aussi,
Jamais une autre femme
N'entrera dans mon lit ! »

LA MAUVAISE MÈRE

Et le cœur se mit à parler du fond du plat.

CHANSON CANDIOTE.

Dans son jardin d'été,
Parmi les lauriers blancs,
Dans son jardin d'été,
Parmi les lauriers roses;

Dans son jardin d'été
La belle se repose,
Parmi les lauriers blancs,
Parmi les lauriers roses.

Assis à son côté,
Un étranger lui cause,
Lui cause tendrement
Parmi les lauriers blancs.

« — Mère, pourquoi causer
Avec un étranger,
Parmi les lauriers roses,
Dans le jardin d'été !

— Au bord du fleuve bleu
Où mouillent les frégates,
Mon fils, va donc jouer
Avec tes camarades.

— Je vais dire à mon père
Que tu causais, ma mère,
Avec un étranger,
Dans le jardin d'été.

— Mon fils, viens dans ma chambre
Et je te donnerai
Du musc et des grains d'ambre,
Mon fils, viens dans ma chambre. »

Elle l'égorge ainsi
Qu'un agneau le boucher,
Elle arrache son cœur,
Le donne au cuisinier.

Voilà que son mari
Par la plaine revient,
Il revient de la chasse
Avec ses vingt-deux chiens.

Il apporte des lièvres
Et des chevreuils tués,
Pour son fils il apporte
Un cerf apprivoisé.

« — Femme, dis à mon fils
De venir me trouver,
C'est pour lui que j'apporte
Le cerf apprivoisé.

— Ton fils est à jouer
Avec ses camarades;
Ton fils est à jouer,
Viens boire et viens manger. »

Elle lui verse à boire
Dans un vase d'argent
Et lui sert à manger
Le cœur de son enfant.

Et le cœur parle et dit :
« Qu'un mécréant me mange ! »
Et le cœur parle et dit :
« Que mon père m'embrasse ! »

Il égorge sa femme
Avec ses propres mains,
Il arrache son cœur
Et le jette à ses chiens.

NOCTURNE

Wisst ihr warum der Sarg wohl
So gross und schwer mag sein?
Ich legt' auch meine Liebe
Und meinen Schmerz hinein.

HEINRICH HEINE.

I

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd,
Pour que j'y couche mon amour. »

II

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Qu'il soit tendu de satin blanc
Comme ses dents, comme ses dents;
Et mets aussi des rubans bleus
Comme ses yeux, comme ses yeux. »

III

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Là-bas, là-bas près du ruisseau,
Sous les ormeaux, sous les ormeaux,
A l'heure où chante le coucou,
Un autre l'a baisée au cou. »

IV

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés.
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd,
Pour que j'y couche mon amour. »

AIR DE DANSE

I

C'est la belle aux yeux,
C'est la belle aux yeux de mûre,
C'est la belle aux yeux de mûre;
La belle aux cheveux,
La belle aux cheveux de mûre,
Aux cheveux soyeux.

II

Elle porte les habits,
Les habits dorés du Klephte,
Les habits dorés du Klephte;
Elle porte le fusil,
Le fusil doré du Klephte
Et le yatagan aussi.

III

« Pourquoi rire ainsi,
Compagnon, pourquoi donc rire ?
Compagnon, pourquoi donc rire ? »
La belle lui dit.
Il ne cessa pas de rire
Et lui répondit :

IV

« Je vois le soleil,
Je vois le soleil qui brille,
Je vois le soleil qui brille
Et ton sein vermeil,
Et ton sein vermeil qui brille
Comme le soleil. »

V

C'est la belle aux yeux,
C'est la belle aux yeux de mûre,
C'est la belle aux yeux de mûre;
La belle aux cheveux,
La belle aux cheveux de mûre,
Aux cheveux soyeux.

L'ÉPOUSE FIDÈLE

A la fraîche fontaine,
Sous le grand peuplier,
A la fraîche fontaine
S'arrête un cavalier.

Son noir cheval est blanc
D'écume et de poussière,
Il est blanc de la queue
Jusques à la crinière.

A la fraîche fontaine,
Sous le grand peuplier,
A la fraîche fontaine
S'arrête un cavalier,

Univ. of Arizona Library

« — La belle qui puisez
Dans le seau d'or cerclé,
Versez au cavalier
Et versez à la bête. »

Elle verse de l'eau
Sans relever la tête,
Elle verse de l'eau
Avec un long sanglot.

« — Qu'avez-vous donc, la belle,
A sangloter ainsi ?
Avez-vous du chagrin,
Avez-vous du souci ?

— Mon mari fait la guerre.
Voilà sept ans à Pâques.
J'attends encore un an
Et puis j'entre au couvent.

— Votre mari, la belle,
Est mort l'hiver dernier,
Et j'ai payé les chantres,
Les chantres et le prêtre.

— Si vous avez payé
Les chantres et le prêtre,
Je vous rendrai l'argent,
L'argent et l'intérêt.

— Rendez-moi donc, la belle,
Rendez-moi le baiser
Que j'ai mis sur ses lèvres
Avant de l'enterrer !

— Comme des fleurs au vent
Mes baisers sont allés !
Je vous rendrai l'argent,
L'argent et l'intérêt.

— Réjouis-toi, la belle,
Car je suis ton mari.
J'ai dans mon escarcelle
Cent bagues de rubis.

— Pour les doigts de ma main
Vos bagues sont trop grandes;
Passez votre chemin,
Seigneur, et Dieu vous garde.

— Dans ton jardin le myrte
Fleurit même en octobre,
Une lampe d'ivoire
Brûle dans ton alcôve.

— Avec notre voisine
Vous avez bavardé.
Des signes de mon corps
Dites, et je croirai.

— Un joli signe blond
Frise à ton cou de lait,
Un autre orne ton ventre
Et seul je l'ai touché.

— Nourrice, ma nourrice,
Va dresser notre lit,
Car c'est lui mon mari,
C'est lui mon bien-aimé ! »

LA COMTESSE ESMÉRÉE

Sur un cheval tout noir à la crinière rousse,
Il galope sur la mousse.

En toque de velours avec des plumes blanches
Il passe sous les branches.

Au galop ! au galop ! il passe sous les branches
Avec ses plumes blanches.

Au trot ! au trot ! au trot ! et son grand lévrier
Saute près de l'étrier.

Il va pour épouser la fille de la reine,
La reine sa marraine.

Sur son cheval tout noir à la crinière rousse,
Il galope sur la mousse.

—

Assise à son balcon, sans page et sans duègne,
La comtesse se peigne.

Et, quand elle sourit, des lys et des jasmins
Lui tombent dans les mains.

Avec un peigne d'or, sans page et sans duègne,
La comtesse se peigne.

—

« — Beau capitaine qui passez, la mine fière,
Allez-vous à la guerre ?

— Je vais pour épouser la fille de la reine,
La reine ma marraine.

— Comme un diamant bleu reluit ta barbe brune,
Mes cheveux sont clair de lune.

— Je vais pour épouser la fille de la reine,
La reine ma marraine.

— Et, lorsque je souris, des lys et des jasmins
Me tombent dans les mains... »

—

La belle dans ses bras, il passe sous les branches
Avec ses plumes blanches.

Sur son cheval tout noir à la crinière rousse,
Il galope sur la mousse.

Il n'épousera pas la fille de la reine,
La reine sa marraine.

AGHA VÉLI

Dans la salle de sa maison,
De sa maison aux cent fenêtres,
Avec ses pareils et ses maîtres
Il partage la venaison :

Parmi les fleurs des champs en gerbes
Ce sont des sangliers entiers,
Des chevreuils roux et des quartiers
De cerfs aux ramures superbes.

Les eunuques silencieux
Versent les liqueurs parfumées
Dans les fines coupes gemmées
Et dans les hanaps précieux;

Tandis que, pour charmer la fête,
Des esclaves de Bassora
Dansent au son du tamboura
Avec un sabre sur la tête.

Un oiseau rose, oiseau joli,
Oiseau qui parle, tel un homme,
L'on ne sait d'où, l'on ne sait comme,
Il entre et dit : « Agha Véli,

Ta belle aux yeux bleus et ta blonde,
Ta blonde aux baisers de carmin,
On va la marier demain
Au fils du roi de Trébizonde. »

Il va trouver ses chevaux roux,
Tachetés comme une panthère,
Qui du sabot bêchent la terre,
La dent longue et l'œil en courroux.

« — Plus vite qu'un cerf dans la plaine,
Plus vite que l'aile du vent,
Bien avant le soleil levant,
Au bout du monde qui me mène ? »

Un vieux cheval, cheval pur sang,
Aux flancs meurtris de mainte entaille
Dans le combat et la bataille,
Hume la brise en hennissant :

« — Plus vite qu'un cerf dans la plaine,
Plus vite que l'aile du vent,
Bien avant le soleil levant,
Au bout du monde je te mène. »

Ils laissent derrière les monts,
Derrière ils laissent les montagnes :
Par les forêts, par les campagnes,
Ils passent comme des démons.

Les houx géants mordent la selle,
Et le sabot saigne au caillou,
Et dans l'air glacé le hibou
Les frôle, en fuyant, de son aile.

Ils laissent derrière les monts,
Derrière, la campagne brune;
Dans la rafale, au clair de lune,
Ils passent comme des démons.

Le pic où la Lamie hiverne
Est descendu sitôt monté,
Et le Dragon épouvanté
Frissonne au fond de sa caverne.

Ils vont, pareils à des démons,
Passant le gué, sautant le fleuve,
Ils vont, qu'il grêle, ils vont, qu'il pleuve,
Par les ravins et par les monts.

Le sang zèbre sa peau de bistre,
La vase lui monte aux mollets;
Voilà que le pont du Palais
Tremble sous leur galop sinistre.

Nul chant de luth répercuté
Dans la tourelle et sous les porches;
De rouges languettes de torches
Oscillent dans l'obscurité.

Une procession arrive
Escortant un cercueil tout blanc,
Et Véli demande, tremblant
Comme le roseau sur la rive :

« — Les prêtres et les fossoyeux,
Dites, quelle est la jeune morte
Que dans ce cercueil on emporte
Couchée en ses cheveux soyeux ?

— C'est la belle aux yeux bleus, la blonde,
La blonde aux baisers de carmin;
Elle allait épouser demain
Le fils du roi de Trébizonde. »

LA FEMME PERFIDE

Le plus jeune frère aima la femme de son aîné.

L'eau du bain perle encore en ses cheveux de jais.
Elle a mis pour sourcils le plumage des geais.

Elle a mis dans ses yeux le jaspe et l'hyacinthe.
D'argent tissé, de soie et d'or sa taille est ceinte.

Des roses du rosier elle a plein ses deux mains.
Elle revient du bain à l'ombre des jasmins.

Quatre tours de sequins ornent sa gorge altière.
Elle revient du bain portée en sa litière.

« — O ma sœur, vous avez les yeux d'une houri.
N'être pas votre frère, être votre mari !

— Et si je suis ta sœur et femme de ton frère,
Va tuer mon mari, tu pourrais bien me plaire.

— Comment tuer mon frère? Il faut une raison,
Il faut une raison pour cette trahison.

— Va le trouver et dis : « Je veux que l'on partage;
Pour moi la belle part je veux de l'héritage ! »

Il serre son kandjar, il monte son cheval,
Et hop et hop il va galopant par le val.

« — Kostandi, Kostandi, je veux que l'on partage;
Pour moi la belle part je veux de l'héritage.

— Sois donc heureux, mon frère, et n'aie aucun souci.
Pour toi la belle part, pour toi la mienne aussi. »

La bonté de son frère amollit son courage.
Le front sur les genoux, il sanglote de rage.

Il serre son kandjar, il monte son cheval,
Et hop et hop il va galopant par le val.

« — Ma sœur, de l'eau, de l'eau, que je lave ma lame
Du sang de ton mari, car il a rendu l'âme. »

Elle saisit un broc de vin clair, tellement
Dans sa joie effrénée elle a d'empressement.

Il la prend par sa longue et belle chevelure,
Et lui tranche, d'un coup, la tête à l'encolure.

La tête dans sa main, il monte son cheval,
Et hop et hop il va galopant par le val.

« — Mouds-la, meunier, et fais de la farine rouge,
Du fard pour la catin, et du fard pour la gouge. »

LA VEUVE

La jeune femme chante, au balcon assise,
Et sa triste chanson pleure dans la bise.
La jeune femme chante et tous les bateaux
Carguent leur voilure et baissent leurs drapeaux.
Un vaisseau de guerre, une grande galère,
Garde ses drapeaux et sa voilure entière.
« Baisse, mon vaisseau, baisse ton pavillon,
Car ce que je chante est bien triste chanson :
Il me fallait du lait de guivre, et la graisse
Du grand cerf nourri par la main de l'ogresse,
Pour guérir le mal de mon pauvre mari
Qui se tordait au lit, malade et flétri.
Le temps de monter sur les rochers de neige,
Le temps de préparer pour la guivre un piège,
Le temps de revenir, mon pauvre mari
Qui se tordait au lit, malade et flétri,
La croix de la tombe a pris pour belle-mère,
Et pour épouse, hélas ! il a pris la terre. »

LA VIEILLE FEMME DE BERKELEY

Elle entendit geindre un corbeau pelé,
La vieille femme de Berkeley.

Elle l'entendit geindre sur sa tête,
Dans le val de Nith, pendant la tempête.

Et la vieille dit : « Je vais mourir,
Le moine mon fils, qu'on l'aille querir;

Qu'on aille querir ma fille la nonne.
Je vais mourir, et Dieu me pardonne ! »

Son fils et sa fille nuitamment
Vinrent, amenant le Saint Sacrement.

La vieille tressaillit lorsqu'ils entrèrent,
Et ses yeux révulsés se dilatèrent.

La vieille crispa ses doigts maigris,
La vieille hurla d'effroyables cris :

« Ah ! miséricorde ! éloignez vite
Le Saint Sacrement, car je suis maudite.

J'ai mangé sans dégoût et sans remords,
Pendant le sabbat, de la chair de morts.

J'ai su le secret des philtres infâmes,
Et l'herbe qui fait avorter les femmes.

Pour raviver mes poumons gangrenés
J'ai humé l'haleine des nouveau-nés.

Bientôt de l'Enfer je serai la cible,
Et mon crime, hélas ! est irrémissible !

Aspergez mon linceul d'eau sainte, et puis
Placez sur mon sein des branches de buis.

Que dans l'église une forte chaîne
Attache au pavé mon cercueil de chêne.

Que des cierges bénits en quantité
Baignent mon cercueil de leur clarté.

Que des prêtres récitent des prières,
Pendant trois jours, pendant trois nuits entières.

Que les gros bourdons aux lourds battants,
Que les bourdons sonnent fort et longtemps.

Ma fille, mon fils, faites de la sorte,
Pour préserver des démons la morte. »

La vieille femme se tut soudain,
Et son regard devint incertain.

Le sang se figea sous sa peau glacée.
La vieille femme était trépassée.

On l'aspergea d'eau bénite, et puis
On mit sur son sein des branches de buis.

Au milieu de l'église une chaîne
Solide fixa son cercueil de chêne.

De grands cierges blancs en quantité
Lui firent un nimbe de clarté.

Tout autour des prêtres récitèrent
La messe, et cinquante chantres chantèrent.

Et les gros bourdons aux lourds battants,
Les bourdons sonnèrent fort et longtemps.

La première nuit, la clarté des cierges
Fut pure ainsi que des regards de vierges.

Mais l'on entendit la voix des démons
Pareille au vent d'ouest balayant les monts.

Les prêtres récitaient la messe sainte,
Et leur zèle était mêlé de crainte.

Et plus fort toujours les battants battaient,
Et plus haut toujours les chantres chantaient.

Devant le cercueil le moine marmonne
Son rosaire, avec sa sœur la nonne.

Et le coq chanta dans le matin clair,
Et les démons s'enfuïrent dans l'air.

La seconde nuit, un éclat sinistre
Vêtit les pécheurs d'ocre et de bistre;

Et l'on entendit l'ululement
Des démons monter plus distinctement.

Les cloches sonnaient à toute volée,
Les chantres chantaient l'âme désolée,

Et les prêtres priaient tout tremblants,
Pâles et tremblants sous leurs surplis blancs.

Et rempli d'effroi le moine marmonne
Son rosaire, auprès de sa sœur la nonne.

Et le coq chanta dans le matin d'or,
Et les démons s'enfuirent encor.

La troisième nuit vint enfin. Livide,
Dans l'ombre où circule une odeur fétide,

La flamme des grands cierges consumés
Oscille dans les lustres gemmés.

Au loin les démons dansent une ronde,
Et l'on entend leur voix, leur voix qui gronde

Pareille au vent d'ouest et pareille aux flots
Qui battent les caps et les îlots.

Et l'on entend leur bouche qui ricane
Comme une gueule de barbacane.

Et les prêtres restent tout tremblants,
Tremblants et muets sous leurs surplis blancs.

Et la nonne et le moine son frère
Tombent la face contre la terre.

Et les cloches, hélas ! ne tintent plus,
Tant les sonneurs de terreur sont perclus.

Les Saints claquent des dents au fond des châsses,
Avec fracas s'écroulent les rosaces.

Flambeaux éteints et psaumes finis,
Gloire à l'Enfer et péchés punis !

Alors, brisant les verrous de la porte,
Un démon vient pour emmener la morte.

Un grand démon à l'œil phosphorescent :
L'église semble rouge de sang.

A son appel, malgré cordes et chaîne,
S'ouvre à l'instant le lourd cercueil de chêne.

« Péchés punis, et gloire à l'Enfer !
Reconnais-tu messire Lucifer ? »

La morte se leva blafarde et roide,
Son linceul trempé d'une sueur froide.

Sur la route un cheval les attendait
Qui par les naseaux des flammes rendait.

Le Démon fit monter la vieille en croupe,
Et partit au galop avec sa troupe.

Il partit au galop par des chemins
Dont le Roi Christus garde les humains !

LA CHEVAUCHÉE DE LA MORT

La Mort chevauche dans la nuit, à travers la plaine.
Le vent de la nuit à travers la plaine halène;

Le vent halène dans les ajoncs et sur les prêles.
La Mort monte un hongre pie et borgne aux jambes grêles.

Et les trépassés sont pendus par la chevelure,
Sont pendus par les pieds, à la queue, à l'encolure,

L'encolure du hongre borgne qui caracole.
La Mort chevauche à travers la nuit, comme une folle.

Les vieillards disent : Bonne Mort, cesse un peu ta course.
Nous boirons, dans le creux de nos mains, à cette source.

Et nous — disent les beaux garçons et les belles filles —
Pour faire des bouquets nous cueillerons des jonquilles.

LE PUR CONCEPT

Fi! du monitor attendu,
Et de l'éternel leurre, trêve!
Le philtre de la coupe brève
Sur la poussière est répandu ;
Le philtre est bu par la poussière.
— Dans le crible de la sorcière
Qui donc regarder osera,
Regarder et s'y reconnaître!

— Sur ce qui fut ou qui sera,
Mon âme, fermons la fenêtre.

Le Burg immémorial, de ses meurtrières
Semble darder un œil dur sur les temps mal-nés,
Et de ses porches les silences obstinés
Recèlent les serments gardés et les prières.

Au jardin de la Fée où les échos sont tus
Du prime éveil qui se résorbe en l'immuable
Baume, elle, contre la vie irrémédiable,
S'ouvre la Fleur dispensatrice des Vertus.

Et c'est *ici* le beau Palais de la Huée
Où dansent les Couples en toquet de grelots.
— Tel le Burg, gésir d'austère silence clos;
Fleurir en soi, telle la Fleur insexuée.

Sous la rouille des temps je suis un vieux blason.
— Chère galère avec ta riche cargaison,
Es-tu prise à jamais dans les glaces du pôle ?
— Voici l'heure qui tinte et *la chanson du saule.*

Mon regard fatigué contemple l'horizon
Monotone, à travers les barreaux d'une geôle.
— Je suis l'herbe fauchée et l'arbre que l'on gaule.
— Voici l'heure, male heure, et la male saison.

Mais que me font ces fleurs qui meurent sur la tige,
Et ces parfums remémorés, et le vertige
Des royales splendeurs et des épiscopats;

Car mieux que dans la nuit close des sépultures,
Daimôn auguste du Concept, oh ! n'ai-je pas
Trouvé l'oubli sacré, dans tes prunelles dures !

Les pâles filles de l'argile
S'en vont hurlant par les chemins,
Et dans un transport inutile
Sur leurs seins nus crispent leurs mains.

Lèvre vaine de ses carmins,
Orgueil de la hanche nubile,
Senteurs fugaces de jasmins.
O cette extase puérile !

Toi, dans qui j'ai constitué,
Pour me consoler de la terre,
L'amour stérile et solitaire,

Dors ton sommeil impollué
Sous la pierre que ne soulève
Que la force occulte du rêve.

Dans le chêne rugueux sculptée,
Tu gis sur les feuillets du livre
Où ma patience s'enivre,
Tête de la décapitée.

Lorsque mon âme cahotée
Réclame en vain l'oubli de vivre,
Ta prunelle auguste me livre
La loi par le Destin dictée.

Et pour un instant le souci
Inexpugnable, et tout ceci
Qui rampe, fruste et périssable,

Se dispersent comme du sable;
Et mon esprit monte et descend
Dans l'air lucide et latescent.

La Détresse dit : Ce sont des songes anciens,
Des songes vains, les danses et les musiciens.
La tête du Roi ricane du haut d'une pique;
Les étendards fuient dans la nuit, et c'est la panique.

La Décrépitude dit : Êtes-vous fous, vraiment,
Vraiment, êtes-vous fous d'avoir encor cette pose,
D'avoir encor sur les dents ce sourire charmant,
Ce sourire devant le miroir, et cette rose
Dans votre perruque, ah ! vraiment, quelle est cette pose ?

Le Temps dit : Je suis le Temps, un et simultané,
Et je stagne en ayant l'air de celui qui s'envole,
Mirage fruste et kaléidoscope frivole,
Je vous leurre avec l'heure qui n'a jamais sonné.

Alors Maya, Mâyâ l'astucieuse et la belle,
Pose ses doigts doux sur notre front qui se rebelle

Et câline susurre : Espérez toujours, c'est pour
Votre sacre que vont gronder les cymbales vierges,
Et vous aurez l'or et la pourpre de Bedjapour,
Esclaves dont le sang teint les cordes et les verges.

TIDOGOLAIN

La Dame — en robe grivelée —
Par le verger s'en fut allée.
Belle de corps et d'air hautain,
Les yeux comme cieux du matin;
Au col un collier de cinq onces,
Et dans ses cheveux de jaconces
Un large cercle d'or battu,
Avec des pierres de vertu.

Or, portant le bracet fidèle,
Un nain marchait à côté d'elle,
Un nain ni tant fol ni vilain
Qui avait nom Tidogolain :

« J'ai fin samit. Au doigt j'ai rubacelle,
J'ai daguette à pommeau de diamant.
De doubles d'or lourde est mon escarcelle;
Sur mon chapel et plume et parement.
Las ! réjoui ne suis aucunement :
Que fait-il, Faste, et que fait Opulence ?
Amour occit mon cœur de male lance.

J'ai destrier qui, sans qu'on le harcèle,
Bondit crins hauts et le naseau fumant;
Le frein de gemmes et d'argent ruisselle,
De pourpre est le caparaçonnement.
Las ! sans armet, ma tête dolemment
Penche, et mon bras de fer est sans vaillance.
Amour occit mon cœur de male lance.

Anne, Briande, et Doulce la pucelle
Aux cheveux blonds, plus blonds que le froment,
Et la Dame de Roquefeuilh, et celle
Pour qui mourut le roi de Dagomant,
M'offrent joyeux réconfort; mais comment
Auraient-elles à mes yeux précellence ?
Amour occit mon cœur de male lance.

Princesse, pouvez seule à mon tourment
Porter nonchaloir et allègement,
Car c'est de la tour de votre inclémence
Qu'amour occit mon cœur de male lance. »

Ainsi chanta Tidogolain,
Le nain ni tant fol ni vilain.
(Dans l'air tiédi de la venelle
Fluaient des senteurs de cannelle,
De spicpètre et de serpolet.)
Et la Dame dit : Ce me plaît.

MÉLUSINE

I

Raimondin chevauche et son cheval l'emporte,
Les rênes au col, à travers les futaies.
Le vent berce sur l'eau l'ombre des futaies;
Sur l'eau la lune est blanche comme une morte.

Moins blanc sur l'eau le clair de la lune flotte,
Moins blanc que le visage dolent du comte.
Bien dolent, bien dolent est le cœur du comte.
Dans la futaie et sur l'eau le vent soufflotte :

—

« Les unes, sous les hauts hennins,
L'œil à mainte feintise idoine,

Aux traînes que portent des nains
Par les escaliers de sardoine;

D'autres, dont la grâce florit
Comme une branche neuve, et toutes;
Et la pucelle qui sourit
Au chevalier vainqueur des joutes :

Festins mentis aux affamés,
Promise nef qui soudain cule,
Leurres de fleuves tôt humés
Dans la hagarde canicule...

Indicible, et le front vêtu
De pierres gemmes en guirlande,
Par quel géant gardée es-tu
Aux grottes de Nortoberlande,

La prime et l'ultime, et pennon
Où l'aure des Promesses joue,
Et molette de bon renom
Brochant le Désir qui s'ébroue ! »

—

Le vent berce sur l'eau l'ombre du bouleau,
Le vent berce la blanche lune sur l'eau.
De la futaie une gente dame sort,
Très doucement elle chante un très doux chant;
Le comte a le cœur abusé du doux chant,
Le comte ne sait pas s'il veille ou s'il dort :

—

« Les papemors dans l'air violet
Vont, et blonds et blancs comme du lait.
Blonde suis, blanche comme du lait,
En gone de velours violet.

Les diaspes et les caldonies
Dardent sur mes tresses infinies.
Mes pers yeux, mirances infinies,
Fanent diaspes et caldonies.

Feuilles et pétales parfumés,
Montent, montent les rosiers ramés.
Ainsi que fleurs aux rosiers ramés,
A mon buste mes seins parfumés.

Des citoles avec des saltères
Frémissent aux soirs des périptères.
Ma parole aux soirs des périptères
Fait taire citoles et saltères.

Targe sur les dangers ennemis
Et Bel-Accueil *ceux-là* sont promis,
Sire comte, à votre vœu promis
Plus haut que les Pensers ennemis. »

II

Le vent souffle, souffle à travers la boulaie.
Le cheval porte Raimondin, à sa guise,
Sans qu'il lui tire la bride ou le conduise,
Le cheval galope à travers la boulaie.

Le comte est pâle comme un mort sous le heaume,
Sous le haubert dur son cœur garde une plaie.
Le vent souffle, souffle à travers la boulaie.
Elle frissonne au vent, l'aigrette du heaume :

—

« Sur le haut lit par l'évêque bénit, et fleuri
D'écarlates tentures de Constantinople,
— Le si doux chant chantait juste, — la Dame a guéri
Mon cœur, de sa main, ambre de Constantinople,
De ses clairs yeux, écus d'or et de sinople.

Sur l'oreiller par l'évêque bénit, tout brodé
D'oisillons volants, sous les lambrequins en dôme,
— Le si doux chant chantait juste, — mon rêve a goûté,
Parmi la pompe de sa chevelure en dôme,
Le sûr fruit de son corps, magistère et baume.

Las ! las ! trop tard, trop tôt la Male-Bouche parla;
Le Mal-Souci parla de Forfait et de Rite.
Mon Dieu, se pourrait-il, oh ! se pourrait-il *cela*,
Hideux simulacre et démoniaque rite,
Sur la couette par l'évêque bénite ! »

—

Le vent berce sur l'eau l'ombre du bouleau,
De la futaie un triste chant monte.
Le vent berce la blanche lune sur l'eau.
Il ne sait pas s'il veille ou s'il dort, le comte.

—

« Spectre clément à la Vie, et comme
De se voir réel il avait peur;
Ah ! grand'peur il avait du labeur
Opiniâtre et failli de l'homme.

L'Anacampsérote au suc vermeil
Est éclose : au cœur las panacée;
Au flux de son aile cadencée
L'Iynge berce l'amer sommeil.

Mais le Jaloux, dont la voix incite,
S'essore des marges du Missel
Et dit qu'il nous faut rompre le scel
De l'incantation illicite.

Alors c'est la chute et le confin
Du fier Palais qu'abritait la Nue;
Et voici qu'Entélékhia nue
Rampe en le Jour vertical et vain. »

POÈMES ET SYLVES

LE PÈLERIN PASSIONNÉ

1886-1890

L'estoire iert si rimée, par foi le vous plevi,
Que li mesentendant en seront abaubi,
Et li bien entendant en seront esjoï.

ADENES LI ROIS.

AGNÈS

Il y avait des arcs où passaient des escortes
Avec des bannières de deuil et du fer
Lacé, des potentats de toutes sortes
— Il y avait — dans la cité au bord de la mer.
Les places étaient noires et bien pavées, et les portes,
Du côté de l'est et de l'ouest, hautes ; et, comme en hiver
La forêt, dépérissaient les salles de palais, et les porches,
Et les colonnades de belvéder.

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était aux plus
beaux jours de ton adolescence.

Dans la cité au bord de la mer, la cape et la dague lourdes
De pierres jaunes, et sur ton chapeau des plumes de perroquets
Tu t'en venais, devisant telles bourdes,
Tu t'en venais entre tes deux laquais
Si bouffis et tant sots — en vérité, des happelourdes !
Dans la cité au bord de la mer tu t'en venais et tu vaguais
Parmi de grands vieillards qui travaillaient aux felouques,
Le long des môles et des quais.

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était aux plus
beaux jours de ton adolescence.

Devant ta tante Madame la Prieure,
Que tu sentisses quelque effroi
Lorsque parlait d'Excommunication Majeure
Le vieux évêque en robe d'orfroi, —
Tu partais, même à l'encontre du temps et de l'heure,
Avec Hans, Gull, Salluste et Godefroy,
Courir la bague, pour amuser la veuve
Aux yeux couleur de roy.

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était aux plus
beaux jours de ton adolescence.

Bien assise était la demeure, et certe
Il pendait des filigranes du perron;
Et le verger fut grand où hantait la calandre diserte.
Et quant à la Dame, elle avait ce geste prompt,
Ce « ce me plaît » qui déconcerte;
Et quant à la Dame, elle avait environ
Septante et sept saphirs avec un cercle
De couronne à son front.

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était la plus noble Dame de la cité.

Certes les fleurs florirent, et le dictame
Florit au verger qui fut grand, en effet;
Toute fleur florit au verger, et quant à la Dame,
Son penal d'arroi fut fait
De ces riches draps que rien n'entame,
Et ses cavales étaient vénètes, et l'on pouvait
En compter cent, et nulle bête qui soit en mer ni en bocage
Qui ne fût à fin or portraite sur son chevet.

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était la plus noble Dame de la cité.

Claire était la face de la Dame, telle la fine pointe
Du jour, et ses yeux étaient cieux marins;
Claire était la face de la Dame et de parfums ointe.
Claire était la face de la Dame, et, plus que purpurins
Fruits, fraîche était la bouche jointe
De la Dame. Et pour ses crins
Recerclés, ne fussent les entraves d'ivoire,
Eussent encourtiné ses reins.

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était la plus belle Dame de la cité.

Cieux marins étaient les yeux de la Dame et lacs que rehausse
La sertissure des neiges, et calice ce pendant
Qu'il éclôt était sa bouche; et ni la blonde Isex, ni la fausse
Cressida, ni Hélène pour qui tant
De barons descendirent dans la fosse;
Ni Florimel la fée, et ni l'ondine armée de son trident
Ni aucune mortelle ou déesse, telle beauté en sa force
Ne montrèrent, de l'aurore à l'occident.

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était la plus belle Dame de la cité,

« Sœur douce amie », lui disais-tu, « douce amie,
Les étoiles peuvent s'obscurcir et les amarantes avoir été
Que ma raison ne cessera mie
De radoter de votre beauté;
Car Cupidon ravive sa torche endormie
A vos yeux, à leur clarté,
Et votre regarder », lui disais-tu, « est seul Mire
De mon cœur attramenté. »

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était par un soir de la mi-automne.

« Vos cheveux traînent jusqu'en bas et nimbent votre face,
Et vos sourires sont les duègnes de votre vertu ;
Ah ! prenons garde que notre âme ne se fasse
Putain, Madame », lui disais-tu.
« Vos cheveux traînent, et vos yeux portent d'azur à la fasce
D'or, et votre corps est de lys vêtu;
Ah ! prenons garde que notre désir ne se farde
Pareil à quelque gnome tortu. »

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était par un soir de la mi-automne.

« Sœur douce amie », lui disais-tu, « mon cœur est moire
D'eaux claires sous les midis,
Madame », lui disais-tu, « mon cœur est grimoire
Tout couvert de signes maudits;
Et je vous eusse cédée pour mille besants et voire
Pour quelques maravédis.
Sœur douce amie », lui disais-tu, « pieux cloître
Est mon cœur, et sainte fleur en paradis. »

C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était par un soir de la mi-automne.

LE DIT D'UN CHEVALIER QUI SE SOUVIENT

Joël est dans sa tour assis,
  Sa tour et sa tourelle.
C'est quand dans les bois épaissis
  La feuille renouvelle.
Pour lui il n'est mai ni printemps,
  Il n'est philtre ni baume,
Euh, las ! car il aura cent ans,
  Vienne la Saint-Pacôme.
A-t-il fait joutes et bouhour,
  A-t-il suivi la guerre !
Mais que, surtout, du mal d'amour
Son cœur n'en avait guère !
Cœur fol, cœur en souci ! serment
  De femme, écueil au havre !

Gentil amour, plus durement
Que tous gens d'armes, navre.
Vœux liés, déliés, lien
Loyal qu'il soit, qu'il mente,
Ah, maille, maille ! au mal, au bien,
Quand vient la mort charmante,
La souvenance va musant. —
Le jeu plaisant !

Et c'est ainsi que, sans douloir,
Joël se remémore
Madame Emelos, gente à voir,
Qui s'est livrée au More.
Puis c'est Esmérée, Anne, Snor,
Viviane, Junie,
Mab, et le reine Aliénor,
Comme rose épanie.
C'est Fanette, au visage clair,
Qu'un goujat rendit mère;
Et dans sa gonelle de fer,
Pareille à la Chimère,
La Châtelaine d'Yverdun
Qui avait nom Briande;
Pour elle il a fendu plus d'un
Écu à large bande.

Laquelle encore ? (Qui l'eût dit !)
Sanche aux façons hautaines,
Qu'il a surprise dans son lit
Avec trois capitaines;
Alalète, au chef reluisant. —
Le jeu plaisant !

La bouche folâtre à dessein,
Grêle parmi les hanches;
Sous le siglaton fin son sein,
Neige qui sied aux branches,
Neige sur la forêt d'hiver,
Fleur de la neuve épine;
Ses flancs sous la pourpre et le vair
A riche sébeline.
Beaux semblants et doux accoler,
Plus que fruit de maraude,
C'est Aude, encline à s'accoupler
Ainsi que chienne chaude.
Pour elle il eût les dés faussés,
Comm' piqueur détestable;
Pour elle il eût chevaux pansé,
Et mules, à l'étable.
Pour elle il s'est parjuré; bref,
N'étant plus guère riche

Ou d'or monnayé, ou de fief,
Avec le duc d'Autriche,
Par la Flandre il s'en fut gueusant. —
Le jeu plaisant !

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

ÉPITRE

Et votre chevelure comme des grappes d'ombres,
Et ses bandelettes à vos tempes,
Et la kabbale de vos yeux latents, —
Madeline-aux-serpents, Madeline.

Madeline, Madeline,
Pourquoi vos lèvres à mon cou, ah, pourquoi
Vos lèvres entre les coups de hache du Roi !
Madeline, et les cordaces et les flûtes,
Les flûtes, les pas d'amour, les flûtes, vous les voulûtes.
Hélas ! Madeline, la fête, Madeline,
Ne berce plus les flots au bord de l'île,
Et mes bouffons ne crèvent plus des cerceaux
Au bord de l'Ile, pauvres bouffons,
Pauvres bouffons que couronne la sauge !
Et mes litières s'effeuillent aux ornières,
Toutes mes litières à grands pans
De nonchaloir, Madeline-aux-serpents.

L'INVESTITURE

Nous longerons la grille du parc,
A l'heure où la Grande Ourse décline;
Et tu porteras — car je le veux —
Parmi les bandeaux de tes cheveux
La fleur nommée asphodèle.

Tes yeux regarderont mes yeux, —
A l'heure où la Grande Ourse décline. —
Et mes yeux auront la couleur
De la fleur nommée asphodèle.

Tes yeux regarderont mes yeux,
Et vacillera tout ton être,
Comme le mythique rocher
Vacillait, dit-on, au toucher
De la fleur nommée asphodèle.

CHANSON

Les courlis dans les roseaux !
(Faut-il que je vous en parle,
Des courlis dans les roseaux ?)
O vous joli' Fée des eaux.

Le porcher et les pourceaux !
(Faut-il que je vous en parle,
Du porcher et des pourceaux ?)
O vous joli' Fée des eaux.

Mon cœur pris en vos réseaux !
(Faut-il que je vous en parle,
De mon cœur en vos réseaux ?)
O vous joli' Fée des eaux.

CHANSON

On a marché sur les fleurs au bord de la route,
Et le vent d'automne les secoue si fort, en outre.

La malle-poste a renversé la vieille croix au bord de la route,
Elle était vraiment si pourrie, en outre.

L'idiot (tu sais) est mort au bord de la route,
Et personne ne le pleurera, en outre.

CHANSON

Vous, avec vos yeux, avec tes yeux,
Dans la bastille que tu hantes !
Celui qui dormait s'est éveillé
Au tocsin des heures beuglantes.
Il prendra sans doute
Son bâton de route
Dans ses mains aux paumes sanglantes.

Il ira, du tournoi au combat,
A la défaite réciproque ;
Qu'il fende heaumes beaux et si clairs,
Son pennon, qu'il ventèle, est loque !
Le haubert qui lace
Sa poitrine lasse,
Si léger ! il fait qu'il suffoque.

Ah, que de tes jeux, que de tes pleurs
Aux rémissions tu l'exhortes,
Ah laisse ! tout l'orage a passé
Sur les lys, sur les roses fortes.
Comme un feu de flamme
Ton âme et son âme,
Toutes deux vos âmes sont mortes.

CHŒUR

Hors des cercles que de ton regard tu surplombes,
Démon Concept, tu t'ériges et tu suspends
Les males heures à ta robe, dont les pans
Errent au prime ciel comme un vol de colombes.

Toi, pour qui sur l'autel fument en hécatombes
Les lourds désirs plus cornus que des égipans,
Electuaire sûr aux bouches des serpents,
Et rite apotropée à la fureur des trombes;

Toi, sistre et plectre d'or, et médiation,
Et seul arbre debout dans l'aride vallée,
O Démon, prends pitié de ma contrition;

Eblouis-moi de ta tiare constellée,
Et porte en mon esprit la résignation,
Et la sérénité en mon âme troublée.

UNE JEUNE FILLE PARLE

Les fenouils m'ont dit : Il t'aime si
Follement qu'il est à ta merci;
Pour son revenir va t'apprêter.
— Les fenouils ne savent que flatter !
Dieu ait pitié de mon âme.

Les pâquerettes m'ont dit : Pourquoi
Avoir remis ta foi dans sa foi ?
Son cœur est tanné comme un soudard.
— Pâquerettes, vous parlez trop tard !
Dieu ait pitié de mon âme.

Les sauges m'ont dit : Ne l'attends pas,
Il s'est endormi dans d'autres bras.
— O sauges, tristes sauges, je veux
Vous tresser toutes dans mes cheveux...
Dieu ait pitié de mon âme.

HISTORIETTE

De sa hache — ah ! qu'il est las ! —
Le chevalier aux blanches armes.
A coups de hache
Rompre des casques — ah ! qu'il est las ! —
Le chevalier aux blanches armes.
Et de la jolie fille de Perth,
Et de Béatrix et de Berthe,
Et des robes à bordures de perles,
Et des cheveux sur le cou — ah ! qu'il est las ! —
Et des bras autour du cou — ah ! qu'il est las ! —
Le chevalier aux blanches armes.

De mourir — ah ! qu'il est las ! —
Le chevalier aux blanches armes.

LE JUDICIEUX CONSEIL

Pourquoi cette rage,
O ma chair, tu ne rêves
Que de carnage,
De baisers !
Mon âme te regarde,
En tes joutes, hagarde :
Mon âme ne veut pas
De ces folâtres pas.
Aussi, parmi cette flamme,
Que venez-vous faire,
O mon âme !
Ah, laissez
Vos bouquets d'ancolie,
Et faites de façon
Que l'on vous oublie.

PARODIE

Ha, que l'on lève incontinent les caducées
Sur mon cœur. Et c'est assez de ces familiers
Crève-cœur; et je m'en vais mettre des colliers
Et des rubans aux boucs qui hantent mes pensées.

Et c'est assez, ô mon cœur, de ces traversées
Risibles. Et soyons les dévots cavaliers;
Et soyons le palais aux joyeux escaliers;
Soyons les danses qui veulent être dansées.

Soyons les cavaliers cruels. Soyons encor
La farce espagnole : les dagues, les dentelles,
La duègne, le tuteur et le corrégidor,

Et Don Garcie, et leurs cautèles mutuelles.
— Puis, viens, et que nous chantions sur la harpe d'or
L'azur et la candeur, et les amours fidèles.

A JEANNE

Ah, rions un peu pendant que l'heure
Le souffre;
Ah, rions sur le bord
Du gouffre.
Oh, si bon il est de rire,
Quand on pense
Que nos cœurs loyaux n'auront point
Leur récompense.

Si j'avais toujours
Votre front proche,
Je serais sans peur
Et sans reproche.
Mais loin de vos yeux
Je m'assimile
Au fou qui combat
Contre mille.

ÉTRENNES DE DOULCE

I

Ses yeux parmi
Ses joues, ses lèvres de couleur,
Ses yeux sont comme fleur
De violette au bouquet joli.
Et son sourire
Et son franc dire
Enchantent le mal qui me veut occire,
Mieux qu'en avril ni mai
Gentil oiseau
Du bois ramé
Ne berce somme
De pastoureau :
C'est pourquoi Doulce je la nomme.

Ni le nom de Mélusine
Pourtant,
Ni le nom d'Argentine
Ou de la comtesse de Flassand,
Ni celui plus fameux de la reine
Qui mourut d'aimer,
Ne valent pour la nommer
Le nom qu'elle tient de sa marraine.
Nom qui m'êtes courtois échanson
De loyal heur, en ma chanson,
Las, faudra-t-il toujours vous taire,
O doux nom si gracieux,
Qui faites pleurer mes yeux
Quand ma bouche vous profère !

II

Je suis le guerrier qui taille
A grands coups d'épée dans la bataille;
Son œil est clair et son bras prompt à férir.
Hélas ! il va mourir :
Car sous la dure maille
Par un trou hideux goutte à goutte
Fuit tout son sang et sa vie toute.

Je suis le pauvre chevalier qui vendit son âme
Au diable — honte et diffame —
Pour de l'or pipé sitôt.
Vous qui semblable à la vierge Marie
M'êtes apparue, ô Dame au cœur haut,
Dame à l'âme fleurie,
Du toucher de votre main pure
Guérissez ma blessure,
Et que vos doux yeux
Me rachètent les cieux.

III

Ombre de casemate
Que roussit un vestige de falots,
Lacs sereins, frondants coteaux
Au déclin du char d'Hécate,
Corbeaux
Amis des gibets : noirs cheveux qui raffolez
De pierreries,
Vous n'êtes pas les cheveux de ma Dame.

Ils ne sont pas non plus, ses cheveux, fin
Or. Aurores,
Bel Arcturus, fulves couchants,
Sur les champs
Javelles, votre orgueil m'est vain
Et vaines vos métaphores.

Fragrante cargaison de nefs
D'Arabie, mais qu'ils me sont soëfs
Les nobles cheveux châtains de ma Dame,
Soit que sa main les apprête
En bandeaux modestes sur sa tête,
Soit qu'ils l'encourtinent déliés, quand amène
Elle se fait à ma peine.

IV

Pour couronner ta tête, je voudrais
Des fleurs que personne ne nomma jamais.

Lavande, marjolaine, hélianthème,
Et la rose que le luth vanta,
Et le lys sans tache que Perdita
Souhaitait pour le prince de Bohême;
L'œillet, la primevère, les iris,
Et tous les trésors de Chloris :
Gerbe serait pauvre et défaite
Pour couronner ta tête.

V

J'ai tellement soif, ô mon amour, de ta bouche
Que j'y boirais en baisers le cours détourné
Du Strymon, l'Araxe et le Tanaïs farouche;
Et les cent méandres qui arrosent Pitané,
Et l'Hermus qui prend sa source où le soleil se couche,
Et toutes les claires fontaines dont abonde Gaza,
Sans que ma soif s'en apaisât.

VI

Parce que du mal et du pire
Mon âme absout tous les méchants,
Et que sur ma lèvre respire
Orphéus, prince des doux chants,

Qu'au jardin de ma chevelure
S'ébattent les ris et les jeux,
Que se lève le Dioscure
Dans la prunelle de mes yeux,

D'autres ont pu me croire fête
Saoule de drapeaux épanis,
Et clairons sonnant la défaite
De l'indéfectible Erinnys;

Mais toi, sororale, toi, sûre
Amante au grand cœur dévoilé,
Tu sus connaître la blessure
D'où mon sang à flots a coulé.

VII

Certe, il ne sut une autre toi
Le Roi
Qui dit la femme plus amère que la mort.

Car de vos lèvres pressées,
Vous êtes toutes douceurs, amour,
Jusqu'à vos lèvres courroucées.

Et, n'êtes-vous
Pas aussi, le doux
Mois de Marie, si
Votre regard fait fleurie
Mon âme aux pâles couleurs !

VIII

Tes yeux, sereins comme le calme
Sur les flots de la mer,
Me disent : Nous serons
La palme
Sur ton sommeil amer,
Nous verserons
Dans ton cœur en péché
— Me disent —
La paix et l'équité.

Tes yeux me disent :
Pauvre âme aux pieds meurtris
Sur les mauvais chemins,
Tes lendemains

S'ils s'égaraient encore !...
De tes couchers honnis
Nous serons l'alme aurore.

En nous c'est la fontaine
Bénigne du pardon,
Nous vous serons l'antienne
Et le bourdon,
Pauvre âme en dure peine. —
Disent tes yeux.

JONCHÉE

DISCOURS

Du barat d'or affronteur,
Son diffame l'un apprête;
Et de laurier imposteur,
Que l'hiver outrageux guette,
L'autre couronne sa tête.
De brigue point n'ai souci,
Ou de menteur faste, si,
Mon pouce, alerte tu mêles
Dessus les cordes jumelles,
Narguant envie et tous sots,
Les parlantes philomèles
Au susurre des ruisseaux.

O qui, sur le double mont,
D'un miel attique la coupe
Levez, dont la voix semond
Les buccins à riche houppe,
Nymphes, gracieuse troupe,
A l'ignorant mal-appris,
Qui clos tenez vos pourpris,
Mon heureuse fureur-née
Sous vos lois fut ordonnée
Vers les assurés travaux,
Comme d'un frein est menée
L'ardeur des jeunes chevaux.

Aganippides, aux doux
Airs, dont la harpe se vante,
Nouvelle encore, par vous
Mon âme se sut savante;
Pour que, maintenant, j'invente
Un art bien élaboré
Et du vulgaire abhorré,
C'est votre haleine fertile,
Sacrant ma bouche inutile,
Qui fait qu'indigne je sais,
De gentil son et haut style,
Hausser le Nombre Français.

ÉLÉGIE PREMIÈRE

Ce ne fut quand des Pléiades le déclin pluvieux
Moleste le bois dénu.
Alors Zéphire éventait les jeux
Des Grâces; alors des linots tintait le sermon menu;
Et l'épice, alors, abondait, et la rosée, soulas
Des jardins, lorsque ainsi tu parlas :

« J'ai vu fuir et passer le temps qui nous devance,
Tel un cerf que jamais aucun chasseur ne joint.
J'ai vu nos fleurs d'hier, printemps plein d'inconstance,
Et l'hiver et l'été, comme en un même point.

« O pauvre bien-aimé, tout cet augure double
S'est reflété dans moi, mieux qu'au clair d'un miroir;
Voici la trêve, et si quelque chose me trouble,
C'est la pitié que j'ai de ton vain désespoir.

« Laissons au cœur moins docte oser encor prétendre,
Et d'un vueil à cela mettre la vanité.
Car ne le sais-tu pas ! et que saurons-nous prendre
A cette ombre dissoute avant d'avoir été ? »

ÉLÉGIE DEUXIÈME

Plus durement que trait turquois,
Amour, plaisant doux archer, blesse
Rustiques garçons et grands rois.

Par telle langueur et faiblesse,
Dieu oublia et diffame eut
David qui haïssait mollesse.

Semblablement l'autre qui fut
Salomon, si très sage augure,
De grand renom piteux déchut.

Bouche feinte et feinte figure,
Yeux bénins aux gracieux lacs,
Honte cèlent et mal'mort dure :

Agamemnon n'en eut soulas,
Aussi la forcenée Hélène
Le fit voir au duc Ménélas.

Achille servit Polyxène;
Chez la Lydienne Herculus
Fila quenouillette aime-laine.

De Stratonice, Séleucus
Souffrit empire et vasselage,
De Chryséide, Troïlus.

Au gré d'un coloré visage,
N'écouta les buccins retors
Antoine, preux trop plus que sage.

Et tout docte, en nonchaloir fors
De sa Faustine, Marc-Aurèle
Vit de cendre ses lauriers ords.

Ainsi, en la bailli' de celle
Dont les cheveux passent l'or fin
(Las ! qui m'est félonne et cruelle),

Je cuide le Permesse vain,
Et mon souffle n'a véhémence
D'animer le roseau divin

Qui clamait mon nom par la France.

ÉLÉGIE TROISIÈME

Psyché, mon âme.
EDGAR POE.

C'était comme le champ de Pharsale : des blessés
Hideux
Mouraient sur le bord des fossés ; —
Là, où nous revînmes tous deux,
Avec Psyché, mon âme.

Et je lui dis « N'est-ce pas ? » Et je lui dis
« Ces arcs comme ils s'écroulent, et ces butins quels oripeaux !
Ah, maudites étaient nos armes, et maudits
Nos drapeaux,
Psyché, mon âme ! »

C'était comme un purgatoire, où des ombres aux abois
Levaient des fronts honteux,
Et se tordaient les doigts : —
Là, où nous revînmes tous deux,
Avec Psyché, mon âme.

Et je lui dis « N'est-ce pas ? » Et je lui dis
« Ah, ces damnés que chasse le regret,
En fleurs bénignes de Paradis
Qui jamais les mettrait,
Psyché, mon âme ! »

CARTEL

Je dis à Amour, mon ennemi : Toi qui oses, page
Menu, prétendre sur moi quelque avantage,
Regarde le cimier que sur mon casque font
Bel-Accueil aux vertes couleurs, et Beau-Parler, et l'œilladé prés
Des Dames belles, qui débonnaires me sont.

Je dis à Amour, mon ennemi : Ne vois-tu point
Orgueil gorgias mes brassards garnir à point,
Cuissards et tassette, et jusques à mon soleret qui point
De gai courage; et cet épieu que Témérité
En ma dextre a enté !

A rompre lances, armure mal opportune
(Amour me dit),
Je n'ai que Faux-Semblants, mais ce sont d'Une
Qui souvent couard te rendit.

PASSE-TEMPS

Blanc satin neuf, œuf de couvée fraîche,
Neige qui ne fond,
Que vos tétins, l'un à l'autre revêche,
Si tant clairs ne sont.

Chapelets de fine émeraude, ophites,
Ambre coscoté,
Semblables aux yeux dont soulas me fîtes,
Onques n'ont été.

Votre crêpe chef le soleil efface,
Et votre couleur
Fait se dépiter la cerise, et passe
La rose en sa fleur.

Joncade, coings farcis de frite crème,
Pâté, tarte (ô vous !),
Que vos gras baisers, voire de carême,
Ne sont pas plus doux.

CONTRE JULIETTE

Pour vous garder de mal empire,
Pennon d'Amour et gonfalon,
Je vous donnai ma chevelure
Couleur des flots sous l'Aquilon.

Boucliers aux tendres devises,
Ecus de pleine loyauté,
Je vous donnai mes fiers yeux contre
Votre propre vulgarité.

Coupe de mélodie et baume,
Afin de vous extasier
Je vous donnai ma bouche vive,
Telles les roses au rosier.

Dames d'atour et chambrières
Attentives à votre arroi,
Je vous donnai mes mains plus nobles
Que la couronne au front d'un roi.

Et je vous donnai — ho ! prodigue —
Et je vous donnai par monceaux
Tous les trésors de ma pensée,
Comme des perles aux pourceaux.

MON MAL J'ENCHANTE

Toi, mauvais œil, ou stellaire
Malignité, toujours de travers sonnée heure, ou qui que tu sois,
Être vilain, çà, tu me veux encore malfaire ?

Ne viens-tu pas, avec ta bouche d'autrefois,
Bruire et siffler ton antienne ?
Ne vas-tu pas à l'allégresse de mes doigts
Mêler ton geste, afin que je me ressouvienne !
Depuis les jours, depuis ces jours on m'a tenu
Plus sûrement sur les fonts Aganippiques, ô gnome,
Et tu pourras savoir par le menu
Si j'ai l'âme gaillarde, et pour quel on me nomme ;
Car, même dans ta nuit, même battu à tes autans,
D'un gracieux délire :
Je dirai le soleil levé, et le printemps,
Sur la plus haute corde de la Lyre.

LE TROPHÉE

Mirage coloré, fragrance
De jeunes jardins, et de carrefour rance;
Doux frôler susurré comme d'une source,
Râper anxieux comme d'une étoffe rebourse :
Il est un Monstre.

O toi, ô toi, ton âge le connut
Alors que fleur il eut,
Et jusqu'au seuil de son automne empressé.
Ah toi, bénie qu'elle soit, la tutélaire voix
Qui terrassé le fit sur les pavois
Bruissant à ta fortune.
Car n'es-tu pas celui pour qui ores en vain
Saturne vente à la poupe,
Et qui peut, s'il le veut, goûter l'instant frivole comme un vin
Qui rit dedans la coupe !

ALLÉGORIES PASTORALES

ÉGLOGUE A ÆMILIUS

Alors que j'étais, ô Æmilius, le nouveau
Temps et la feuille de primerole,
Que mon âge allait plus éclairci que l'eau
De la source matutinale en sa rigole
De gravier : devis ni son,
Fredons comme de tourtres et passes,
N'envolaient de ma bouche aimée des Grâces,
Mais soupirer et complainte et tenson.

O Æmilius, pourquoi, sur l'agreste flûte, ai-je
Dit l'automne maligne et le cortège
Des pluies, alors que Flora versait
Beau-riante l'étrenne de sa corbeille,
Et, d'un tortis, Cyprine mes boucles pressait,
O Æmilius, et la barbe, à peine, entour l'oreille
Me naissait ?

L'été, maintenant, ronge l'ombre de mes pas;
La mi-été, maintenant, boit la rosée. Ah ! n'est-il pas
Levé, l'astre qui fait s'ouvrir la fleur tardive
Du safran ! Æmilius, Æmilius, voici bruire
L'heure au roseau que mon souffle avive,
L'heure de lamenter.
Ore je vous vais dire
La folâtre Amarylle et le joyeux Tityre.

ÉGLOGUE A MA DAME

Afin de bien louer les dons
Où vous avez chevance,
Que mon pouce n'a les fredons
Des poètes, honneur de la docte Provence !

Ta bouche, sanguin piment,
Douce comme le moût de première cuvée,
Veut qu'on la sacre savamment,
Ainsi que d'un Arnaud fait la rime approuvée.

Puis il me faut, d'un son et très mignard et coint,
D'une cadence vive,
Telle de ce Jaufred que fine amour a point,
Vanter tes crêpes crins, couleur d'huile d'olive.

Tes yeux, dorés comme cédrat,
— Sagettes et blandice —
Clament la pompe et l'apparat
Des vers qui, dans le Montferrat,
Chantèrent Béatrice.

Pour dire ta grâce et le teint
Tien, le plus beau du monde,
Que le bruit de ma voix n'atteint
A ce Guillaume Cabesteint
Qui aima Sorismonde !

Mais pour que je me deuille, ainsi que je le doi,
De la pitié qui n'est en toi,
Il faudra que je creuse
Le roseau divin, éclatant,
Où le chèvre-pied souffla tant
Sa fureur amoureuse.

ÉGLOGUE A ELLE ENCORE

J'eusse pu me nourrir de miel
Nouveau, pendant des mois, et bien que l'on prétende
Que sa saveur trouble les sens,
Je n'eusse été, certes, tant dépourvu de sagesse
Que pour avoir, de ma lèvre, ah si peu !
Effleuré ta bouche, semblable au feu.

Bouche plus suave que le miel
Au creux des ruches amassé,
Bouche plus vive que les hauts pavots
Parmi la prée,
Accole, ô sa bouche, rebaise la bouche mienne,
Que tout forcené je devienne !

Ainsi, amour dernière à mon cœur née,
Par bois touffus et sente étronçonnée,
J'irai, mené de mes fureurs errantes,
Jusques au val où les eaux sont courantes,
Et là, d'un saut, tôt me sera ravie
Cette langueur de vous, avec la vie.

Alors, peut-être, un dieu sylvain me changera
En arbre dru, dont la verdure forte,
Belle, t'abritera,
Lorsque l'Auster moiteux les grêles nous apporte.

Alors, la Cyprine, peut-être,
De mon corps défunt fera naître
Quelque haie aux jets éclatants,
Et sur le retour du printemps
Je saurais encor te complaire,
Fleur en ta tête claire.

Peut-être, aussi, serai-je mué,
Par celui qui son front pare d'une corne lisse,
En roseau doucement remué :

Pour bercer ton sommeil, au solstice.

ÉGLOGUE A FRANCINE

O Francine sade, cueille,
De tes doigts si bien appris,
La rose, moite en sa feuille,
Le lys qui n'a pas de prix !
Des champs et des verts pourpris
La fleurante nouveauté,
Las, demain aura été.

N'es-tu pas fleurante pomme,
O Francine de renom,
Et tant frétillarde, comme
Tourterelle en sa saison !
Bientôt tu n'auras foison
De plaisance, chef doré,
Ni visage coloré.

Or, ainsi, belle Francine,
Faisant nargue à vos foleurs,
Sénestre je vaticine
Toutes sortes de malheurs,
En me couronnant de fleurs,
Sifflant de pastoraux airs
Dans mes chalumeaux diserts.

ÉGLOGUE A PAUL VERLAINE

Pour avoir tant essoufflé des cornemuses
Criardes, au fredon têtu,
D'une mauve guide cent brebis camuses
Ménalqu' de superbe vêtu.

Maint bélier, et la profitable génisse
Qui nourrit ses deux nouveau-nés,
Ornent l'étable de Mopse, si très nice
A dire les chants alternés.

Thyrsis se rengorge d'une coupe ouvrée
Des mains du noble Alcimédon;
Batte, opprobre de la montagne sacrée,
D'un laurier de brigue eut guerdon.

A toi, l'honneur des Lybéthrides agrestes,
Abreuvé des parlantes eaux,
Il ne sied prix que du son de tes doigts prestes
Sur les disparates roseaux,

Divin Tityre, âme légère ! comm'houppe
De mimalloniques tymbons;
Divin Tityre, âme légère ! comm'troupe
De satyreaux ballant par bonds.

GALATÉE

« Oublie, ô Cyclope, sauve tes vœux
Du réseau gracieux
D'un regarder où tu te fis enclore.
Déjà, sous un chef verdissant la source bruit,
Déjà l'églantier se colore,
Déjà l'arbre sylvestre porte fruit.
Oh, pourquoi, Cyclope, en toi l'hiver encore
Et que n'es-tu pressant les pis abondants
De la génisse profitable !
Vois les taureaux mêler leurs cornes, entends
Bêler tes brebis à l'étable. »

Vieux Mélibée, ainsi tu parles.

« Les autans

Soufflent malins aux tiges qui florissent,
Maligne est la pluie aux épis qui mûrissent.
Et l'arc d'Eros, si les traits ne partent doubles, blesse
Soulas et liesse.
Si la mare, au roseau, si l'onde pure, au peuplier, il faut,
Soupire-t-elle la palombe après le gerfaut,
La carpe après l'hameçon ? Après le taon sonore,
Soupire-t-il le bœuf ? O Cyclope, oublie ore
Dame qui n'a franchise. Sache, plutôt, que le verger
D'épices soit garni, ou qu'un feuillage étranger
Ente l'antique tronc, et que dans la corbeille,
Faite de baguettes de saule, et d'osier léger,
Avecque soin le lait se caille. »

Ainsi tu parles, vieille Cotytaris.

Oublie ! oublie ! Euh, foin
De vos thriacles, bélîtres, botteleurs de foin,
Langues radoteuses ! Qu'il ait
Un bois retors et de mainte coudée
Le front d'un cerf nouvelet,
Que, badin, le cerf aux abois frappe
L'herbe d'un pas alterné,
Ou que, surpris, le chien du Ménale
Par le lièvre soit mené;

Que l'homme amputé de sa dextre
Tire l'épée à-deux-mains,
Que le perclus vainque à la course
Atalante aux pieds soudains,
Que la mule rétive et la cavale
Mâchent comme gingembre leurs mors,
Et qu'elle se rengorge, la taupe,
De deux yeux d'Argus : alors
Lorsque vous aurez dit : Oublie, oublie, ô Cyclope !
Vos bouches parleront selon leur nature de bouche, et non
Telle la peau d'un vieil onagre
Qui raisonne au tympanon.

O Mélibée, aussi,
Ne disais-tu pas Chariclée
En grief souci
De ne voir, dans ma barbe mêlée,
Le ruban dont présent me fit,
Par sa main, son cœur déconfit ?
O Cotytaris, maquerelle,
Ta face rusée, en son pli
Cèle et décèle;
Comme Corinne serait aise
S'elle avait par mes travaux empli
De lait son tétin rose et fraise.

Mieux que Corinne, sous la tunique détorse,
Nulle n'a la cuisse potelée;
Couleur du cèdre dépouillé de son écorce
Sont les cheveux de Chariclée.
Corinne a les cheveux comme une lueur,
Mais Galatée a tout mon cœur.
Chariclé'bonne et doucette et tendre
Baisse ses yeux de pierre aventurine;
Telle la bacchante de Thrace sait s'étendre
D'audace barbelée, Corinne.
Chariclé' charme par sa pudeur,
Mais Galatée a tout mon cœur.

Galatée, mon beau souci,
Dame, ma Dame sans merci,
De ce cœur, telle la plaine féconde,
M'allez-vous faire un cœur plus dénudé
Que le bois par l'hiver émondé,
Et plus stérile que l'onde ?
Galatée ! l'osmonde
Joliette,
L'aneth éclos à la matinale fraîcheur, la sariette,
L'ache, si ma main les cueille,
Des ronces ne valent la feuille.
Galatée ! l'ambre en chapelet,
Le grenat semblable à la flamme, comme lait

Les perles sitôt remuées,
Prases, jaconces, si j'en veux
Tresser vos boucles de cheveux,
En roche bise sont muées.
Chères mains à toutes grâces vouées,
Dame douce ! cette guerre cessez,
Et de pitié (comme
L'épine porte l'amome)
Votre rigueur fleurissez.

Merci crié au vent, trop durable rigueur,
Peu prisée amitié, cœur en vaine langueur
Et dure embûche;
Mon cœur plus vainement langoureux que l'oiseau
Après le haut bocage, alors qu'en un réseau
Son vol trébuche.

Ses yeux si clairs, ses fosseleux souris,
Son vaillant corps, son venir, son aller,
Et les doux mots dont ell' sut me parler,
Et le beau teint, de son âge le prix,
Son teint si beau, comme rose en pourpris,
Et qui la fait à Cyprine sembler :
Dons sans guerdon ! vous me deviez embler
Valeur et l'heur en vos lacs entrepris.

D'amour où n'est ni cautèle ni vice
J'avais juré de vous faire service,
O Dame, hélas ! las ! félon à moi-même.
L'eau, à la fin, la pierre dure perce,
Mais non de vous la cruauté extrême
Mes tristes pleurs, car trop m'êtes adverse.

Printemps et Mai
Ont parfumé
Et val et plaine;
Zéphyr haleine.
De-ci de-là ballent, farauds,
Pastourelles et pastoureaux.
Où trouver, las !
Trêve et soulas
A ma grand'peine ?

LE BOCAGE

Un troupeau gracieux de jeunes courtisanes
S'ébat et rit dans la forêt de mon âme.

Un bûcheron taciturne et fou frappe
De sa cognée dans la forêt de mon âme.

Mais n'ai-je pas fait chanter sous mes doigts
(Bûcheron, frappe !) la lyre torse trois fois ?

(Bûcheron, frappe !) N'est-elle pas, mon âme,
Comme un qui presse de rapides coursiers ?

La persuasion habite sur tes lèvres,
Jeune homme, et l'on
Dirait que dans tes yeux se lève
L'Ourse brillante, fille de Lycaon.

L'épautre de Toscane, la myrrhe grasse et l'iris
En vain font le col d'Aspasie un miroir;
En vain Plouto soupire, et tu te ris
Du vieil Eumolpe et de son parasol en ivoire.

Car, jeune homme, de quelle herbe, de quelle fleur
Du Phase ou de Tempé,
De quel hippomanès d'une cavale en chaleur,
Ta chasteté sera trompée !

Pour consoler mon cœur des trahisons,
Je veux aimer, en de nobles chansons,
Les doctes filles de Nérée :
Glaucé, Cymothoé, Thoé,
Protomédie et Panopée,
Eunice aux bras de rose, Eulimène, Hippothoé,
Et l'aimable Halie, et Amphitrite, à la nage prompte,
Proto, Doto, parfaite à charmer,
Et Cymatolège qui dompte
La sombre mer,

Gentil esprit, l'honneur des Muses bien parées,
La Tailhède, les bandelettes sacrées
Ceignent ton front. Bien que tu passes parmi nous,
Que la cendre à tes pieds de cette vie reste
Comme aux flancs de Délos la mousse du Géreste,
Ta soif s'étanche aux flots Dircéens, et d'un doux
Murmure le laurier frémit quand tu parais,
Et sur le vil Python ta main vire les traits
Indubitables, et tes vœux appendent des prémices
Au bord de l'Acragas où meuglent les génisses.

Les feuilles pourront tomber,
La rivière pourra geler,
Je veux rire, je veux rire.

La danse pourra cesser,
Le violon pourra casser,
Je veux rire, je veux rire.

Que le mal se fasse pire !
Je veux rire, je veux rire.

Je suis las, si las,
Comment danser, hélas !
— Mets des fleurs dans tes cheveux
Et dansons, car je le veux.

Je suis si triste, triste,
Comment rire, hélas !
— Qu'un marmouset pleure,
Rions, car c'est l'heure.

Dormir est si doux,
Que ne mourons-nous !
— Ah, la Mort, ah, n'est-ce
Une menteresse ?

Je naquis au bord d'une mer dont la couleur passe
En douceur le saphir oriental. Des lys
Y poussent dans le sable, ah, n'est-ce ta face
Triste, les pâles lys de la mer natale;
N'est-ce ton corps délié, la tige allongée
Des lys de la mer natale !

O amour, tu n'eusses souffert qu'un désir joyeux
Nous gouvernât; ah, n'est-ce tes yeux,
Le tremblement de la mer natale?

Que faudra-t-il à ce cœur qui s'obstine;
Cœur sans souci, ah ! qui le ferait battre !
Il lui faudrait la reine Cléopâtre,
Il lui faudrait Hélie et Mélusine,
Et celle-là nommée Aglaure, et celle
Que le Soudan emporte en sa nacelle.

Puisque Suzon s'en vient, allons
Sous la feuillée où s'aiment les coulombs.

Que faudra-t-il à ce cœur qui se joue;
Ce belliqueur, ah ! qui ferait qu'il plie !
Il lui faudrait la princesse Aurélie,
Il lui faudrait Ismène dont la joue
Passe la neige et la couleur rosine
Que le matin laisse sur la colline.

Puisque Alison s'en vient, allons
Sous la feuillée où s'aiment les coulombs.

Sauvons-nous du souci d'un jour,
Théone, cédons à l'amour,
Cédons à Vénus Cyprienne.

Que le myrte à la verveine tors
(D'autres diront la vie et ses torts !)
Peinture tes cheveux que l'écaille hausse.
— Je dirai la vipère au bandeau
Des femmes de la Thrace, et l'eau
Sacrée de la fontaine de Tilfosse.
Fais ton corps docile au coussin,
Ceinturée de perles indiques.
— Je dirai comme au doux essaim
Des Favones rouvrent leur sein
Les gracieuses Heures véridiques.

Moi que la noble Athène a nourri,
Moi l'élu des Nymphes de la Seine,
Je ne suis pas un ignorant dont les Muses ont ri.

L'intègre élément de ma voix
Suscite le harpeur, honneur du Vendômois;
Et le comte Thibaut n'eut pas de plainte plus douce
Que les lays amoureux qui naissent sous mon pouce.
L'Hymne et la Parthénie, en mon âme sereine,
Seront les chars vainqueurs qui courent dans l'arène;
Et je ferai que la Chanson
Soupire d'un tant courtois son,
Et pareille au ramier quand la saison le presse.
Car, par le rite que je sais,
Sur de nouvelles fleurs les abeilles de Grèce
Butineront un miel Français.

ÉNONE AU CLAIR VISAGE

ET

SYLVES

1891-1893

ÉNONE AU CLAIR VISAGE

OFFRANDE A L'AMOUR

Favorise mes chants, ô Amour, donne-leur
De tromper, même un cœur prudent, par la langueur
Du doux désir. Afin que tout divers mué,
Que tout entier tu sois de ma verve rué
(Apollon sur la lyre et Pan dans les pipeaux) :
Entre dedans mon sein, courbé sous les faisceaux
De ces traits, artisans d'une charmante rage,
Dont tu blessais Procris et Didon de Carthage.

ÉNONE AU CLAIR VISAGE

I

Elle a fini déjà, pour cette nuit, sa route,
L'étoile qui d'aimer conseille. Hélas ! écoute,
Ne me dis pas : Pourquoi ce fol amour ? Jamais,
Me renflammant le sang d'une coupable envie,
L'arc ne sera tendu, ni encochés les traits.

Si la lumière, vois, de l'étoile a baissé,
Certes, c'est que le tiers des heures a passé.
Non, non, ne me dis pas : Pourquoi ce fol amour ?
Jeune tige, pareille à ce noble palmier
Que dans l'âpre Délos Ulysse vit un jour.

Laisse, laisse Cypris à l'horizon descendre,
L'air est tout imprégné du pollen des fleurs tendres;
Ferme tes yeux aimés,
Puisque l'ombre qui croît me les a dérobés.
Apollon me chérit, et le fils de Mercure,
Le bon Pan corne-bouc, de mon jeune âge eut cure.
Dans le sacré Cyllène où les Nymphes des eaux
M'ont nourri, de ma main j'ai coupé maints roseaux :
D'un art industrieux j'y sais feindre à merveille
La cime des forêts, quand le matin l'éveille.

II

Ce ne sont pas ceux-là qui blessent ma pensée,
Les membres délicats où tu es enfermée !
O Énone, tu peux, semblable à cet oiseau
Qui dessus le Taygète engendra les gémeaux,
De grâce armer ton cou, armer ta bouche encore,
Le poli de ton teint, riche et brillante aurore,
Ton oblique regard, de sa plus vive flamme :
Je connais mieux ainsi la pudeur de mon âme !

III

Que ce soit en pleurant, enfin je l'ai connu,
Ce désir innocent qui de toi m'est venu.
O visage divin qui commandes l'amour,
Et qui ne souffres pas que l'Amour nous commande;
O illustre vertu ornée de jouvente,
Les doux rais de tes yeux me disent : Vois ton cœur,
La glace de ton cœur n'est plus que souffle et pluie !

IV

Les blés auront mûri sous le Cancer ardent
Et Bacchus renaîtra de la grappe foulée,
Les Hyades viendront, et viendront à leur tour
Les funestes frimas que sème le Borée.
L'eau s'égoutte à doux bruit, les prés sont éclatants,

A présent sont les jours messagers du printemps;
Diane encor ne guide une meute hardie,
Philomèle soupire au plus haut des forêts,
L'arc flexible de Cypre ébranle de ses traits
L'Éther, source de vie.

O Vénus, ô déesse amante du berger
Qui menait sur l'Ida son troupeau étranger,
Que ton enfant cruel et pourtant adorable
Détourne de mes yeux sa torche déplorable;
Que, reprenant pour moi son visage ancien,
Grave et tel qu'il sortit du germe ouranien,
D'un prestige décent mon faible cœur étonne !
Dorée, tes desseins je ne les pus tromper :
Une dernière fois tu me viennes frapper,
Je ne me flatte plus, je brûle pour Énone.

V

Autrefois je tirais de mes flûtes légères
Des fredons variés qui plaisaient aux bergères

Et rendaient attentifs celui qui dans la mer
Jette ses lourds filets et celui qui en l'air
Dresse un piège invisible et ceux qui d'aiguillons
Poussent parmi les champs les bœufs creuse-sillons.
Priape même, alors, sur le seuil d'un verger,
En bois dur figuré, semblait m'encourager.
Ma flûte ne sait plus, hélas ! me réjouir,
Mon cœur est travaillé de crainte et de désir.
Adieu, roseaux amis que savait pertuiser,
Pour être les premiers, ma main ! Je veux creuser
La tige du lotus; s'il est vrai que sa fleur,
En apaisant la faim, apaise la douleur
Et fait à l'homme errant sur Neptune écumeux
Oublier sa patrie et ses antiques Dieux :
Lorsque j'y soufflerai, avecque mon haleine
Peut-être envolera ma peine.

VI

L'eau qui jaillit de ce double rocher
Remplit ce long bassin d'une onde trépillante;
Les frênes, les ormeaux, où viennent se percher

Linottes et serins,
Et pies et tarins,
Lui font une voûte ondoyante
Qui garde mieux qu'un toit
De tuiles, lorsque ainsi Sirius pique droit.
Viens goûter la fraîcheur de cette onde secrète,
O chère Énone, jette
Et tissus et bandeaux; ton esprit gracieux
Cache à mes yeux
De voiles plus épais
Tes corporels attraits.

Énone, vous fuyez ! O tourment, ô douleur,
O malheureuse flamme !
O couverte pensé', trop perfide oiseleur
De mon âme !

VII

Sœur de Phébus charmante,
Qui veilles sur les flots, je pleure et je lamente,

Et je me suis meurtri avec mes propres traits.
Qu'avais-je à m'enquérir d'Eros, fils de la terre !
Eros, fils de Vénus, me possède à jamais.

Guidant ta course solitaire,
Lune, tu compatis à mon triste souci.
O Lune, je le sais, non, tu n'as pas, vénale,
A Pan barbu livré ta couche virginale,
Mais les feux doux-amers te renflammant aussi
Par les yeux d'un berger dans sa jeunesse tendre,
Sur le mont carien tu as voulu descendre.

De ta douce lueur, ô Phébé, favorise
Ma plaintive chanson qu'emporte au loin la brise,
Et fais que mes soupirs, de l'écho répétés,
Étonnent la frayeur des antres redoutés.

VIII

Fier printemps ravisseur, que tu m'as abusé,
Et de quel faux semblant tu as mon cœur brisé !

L'hirondelle à présent sur la mer s'est enfuie,
Le cri de l'échassier nous ramène la pluie;
Le prudent laboureur qui songe à ses guérets
De la cognée abat dans les tristes forêts
L'yeuse qui répand à terre son feuillage.
Automne malheureux, que j'aime ton visage !

IX

Énone, j'avais cru qu'en aimant ta beauté
Où l'âme avec le corps trouvent leur unité,
J'allais, m'affermissant et le cœur et l'esprit,
Monter jusqu'à cela qui jamais ne périt,
N'ayant été créé, qui n'est froidure ou feu,
Qui n'est beau quelque part et laid en autre lieu;
Et me flattais encor d'une belle harmonie
Que j'eusse composé du meilleur et du pire,
Ainsi que le chanteur que chérit Polymnie,
En accordant le grave avec l'aigu, retire
Un son bien élevé sur les nerfs de sa lyre.
Mais mon courage, hélas ! se pâmant comme mort,
M'enseigna que le trait qui m'avait fait amant

Ne fut pas de cet arc que courbe sans effort
La Vénus qui naquit du mâle seulement,
Mais que j'avais souffert cette Vénus dernière
Qui a le cœur couard, né' d'une faible mère.
Et pourtant, ce mauvais garçon, chasseur habile
Qui charge son carquois de sagette subtile,
Qui secoue en riant sa torche, pour un jour,
Qui ne pose jamais que sur de tendres fleurs,
C'est sur un teint charmant qu'il essuie les pleurs,
Et c'est encore un Dieu, Énone, cet Amour.
Mais, laisse, les oiseaux du printemps sont partis,
Et je vois les rayons du soleil amortis.
Énone, ma douleur, harmonieux visage,
Superbe humilité, doux-honnête langage,
Hier, me remirant dans cet étang glacé
Qui au bout du jardin se couvre de feuillage,
Sur ma face je vis que les jours ont passé.

SYLVES

L'ÉQUITABLE BALANCE

L'équitable balance a voué ma mollesse
Longtemps à l'Aquilon et les flots écumeux,
Lorsque je ne savais entendre la prêtresse
Criant : Énée, hélas ! tu tardes dans tes vœux.

Mais, pareil au Troyen, à présent je moissonne
Les prophétiques dons du feuillage écarté,
Et mon esprit prendra la charmante beauté
D'un éclatant soleil amorti par l'automne.

VIGILE DU POÈTE ROMAN

Amicale clarté du ciel, déesse triple,
Phébé que réjouit la miche au pur levain,
Astéri' dont le trait ne manque pas la cible,
Hécate dont la corne est sacrée au devin !
Je n'ai pas dans le miel les dents du lynx dissoutes,
Ni contraint l'Aquilon à rabattre son bruit,
Je ne viens pas troubler ta course dans la nuit,
Ma bouche ne dit pas le chant que tu redoutes.
Vois plutôt, sous ces bois couronnés de l'Été,
Mon Érato, fervente aux fastes bucoliques,
A songer qui élut la fraîche opacité
Que baigne doucement la Marne aux bords obliques.

Lune, veuille que l'or abondant ne me soit,
Mais que la pauvreté n'habite pas mon toit;

Que si m'assaut l'adversité, d'un penser droit
Mon âme la médite, et que la Paphienne
Ne m'arde pas soudain du brandon rigoureux
Qui fit le Perce-monts fileuse lydienne ;
Que ceux faussement peints ne m'abusent, qu'entre eux
Je passe avec le cœur léger, ô bonne Lune,
D'un petit oiseau ! car, dans mon sang chaleureux,
De ton frère à l'arc d'or je porte la fortune.

De la marche normande au pays angevin,
Où la pomme est gaulée, où fermente le vin,
Chacun eût estimé sa valeur importune
De n'entendre ma voix et que fût empêché
Mon plectre (honneur gallique) au luth trois fois touché.

LE RETOUR

Pétrée, chère tête !
Pareille au blond épi que la feuille guette;
O Pétréa, génisse indocile au servage,
Moins douce est la saveur de la pomme sauvage
Que ta bouche.

Contre des hommes belliqueux que la trompette enivre,
Mes bras tendirent l'arc d'aubier où la sagette vibre;
Mais ils sauront aussi s'illustrer d'une lutte
Plus bénigne, ô Pétrée, et j'appris les secrets
Des pertuisés roseaux et de la curve flûte.

C'est temps nouveau quand de ses traits
Diane n'ensanglante les forêts,

C'est quand Jouvence fait à Dioné' service.
O gracieuse enfant, que clairs et simples sont tes yeux !
Déjà, l'astre de Bérénice
Guide vers l'Occident le Bouvier paresseux.

Pour que tu cèdes à mes pleurs,
Ma main a dévidé des fils de sept couleurs.
Chantant l'air redouté,
J'ai répandu la cendre
Des herbes de bonté.
La voix du rossignol fait ton âme plus tendre,
Et le favone agace, comblant mes vœux,
La couronne de pin qui mêle tes cheveux.

CONTRE QUELQUES-UNS

Il est qui se pensent savants
Et de miel arrosés, parmi nos écrivants,
Lorsque d'un vain propos leur subtilité farde
Le véridique teint de leur humeur couarde.
Ceux-là les peut-on voir
D'un froncé sourcil pédantesque
Vanter la Minerve tudesque
Ou l'Anglais, de gravité l'hoir.
Toi qui mènes les Muses grecques,
Aux rivages de la Seine et du Loir,
Afin qu'elles dansent avecques
Les Sylphes et les Fées, aux sons
De tes romanes chansons;
Si tu bois le vin doux des cornes libérales
Et mêles tes cheveux de rains et de pétales,
Tout docte au lyrique fredon,
De ton esprit t'en fasses-tu délivre !
Du Plessys, tu ne vas maudissant le brandon
Guerrier par qui Jupin donne honte et guerdon,
Et tu sauras mourir ainsi que tu sais vivre !

A RAYMOND DE LA TAILHÈDE

Laissons le rustre, l'immonde
Ignorant dénier à notre Apollon le prix
Des larmes, pour ce qu'il est si bien appris
A couvrir de beauté la misère du monde.
Rions-nous d'eux, mon Raymond, qu'un noble jeu
Couronne de rameaux légers
(Comme des garçons bocagers)
Nos cœurs pareils aux Cyclopes amis du feu.

EMBLÈME

Oublie le roseau qui charme les dryades,
Arme-toi de tes franches couleurs;
Attelle d'un bras sûr les cavales ailées
Au char rapide, et prends la lance niellée
Avec les forts maillets les cuirasses rompants.
Que tu te plaises à combattre avec des coupes !
Laisse couler le vin, laisse passer les troupes
Ballantes des Satyres et des Pans.

Si quelques-uns parmi les rivaux que tu nargues
Sont de la race belliqueuse des loups,
Le plus grand nombre est mal-rusé comme renardes !
Aussi de hardement prompt sois-tu et t'avise
D'un bouclier où la devise
Montre les grands travaux d'Hercule

Ou le cornu dragon illustre aux bords de Loire,
Car il n'est honte nulle
A qui par bien gaber clame juste victoire !

Et le labeur est bon s'il se doit guerdonner
De la faveur de Celle
Par qui la lyre au thracien sonner
Tirait les arbres après elle.
Jadis d'un triple tour l'olivier de la Grèce
Et le laurier latin
Pour prix de ses vertus ont couronné sa tête,
Mais c'est le lys français qu'Elle attend de ta main.

LA DRYADE A PAN

DE RENDRE MAURICE DU PLESSYS A LA SANTÉ

Illustre pied-de-bouc, Pan de vert couronné,
Fais que mon du Plessys me revienne gaillard,
Car sur tous il sait bien chalumer avec art
Et son bruissant luc sur tous est bien sonné.
La peau de ton rival, Pan, tu auras pour prix,
Si tu me rends bientôt cette bouche à fredon,
Qui fait taire d'un coup, dans mon bois de Meudon,
Du satyre outrageux le rebec mal appris.

ÆMILIUS, L'ARBRE LAISSE

Æmilius, l'arbre laisse la verte
Couleur, et le lustre s'efface
Des roses, dessus leurs faces;
Et pour les rossignols, dans leurs hautes demeures,
Amour ne file plus les heures;
Et de son vol, pour rien, bat le gel des fontaines
L'oiseau, qui Jupiter muant une forme vaine,
D'Ilion douloureuse engendra le brandon —

Quand vient sur la forêt l'extrême Automne.
Hélas ! déjà l'Été décline sur ma tête,
Et cette Automne qui s'apprête
Viendra bientôt sur moi, comme sur la forêt.
Ains, de mes jeunes ans, ami, je n'ai regret;
L'étoile de Cypris dans mon cœur ne se couche,
Et d'un doux regarder si je dis les réseaux,
C'est un Zéphyr enfant qui toujours par ma bouche
Fait chanter mes roseaux.

TÉTHYS QUI M'AS VU NAITRE

Téthys qui m'as vu naître, ô Méditerranée !
Quinze fois le Taureau nous ramena l'année,
Depuis que, par ton zèle exilé de ton sein,
Ton aimable couleur à mes yeux fut ravie.
Certes, mon âme est forte et brave est mon dessein,
Et rapide est mon soc dans la trace suivie :
Et jà ma bouche a su entonner l'Aquilon
Avecque l'Euménis, dans l'airain d'Apollon,
Car, enfant, j'ai mâché, d'une fureur avide,
Le rameau Pénéan, de tes embruns humide.
Mais du fils d'Oïlée ou d'Hector la valeur
Un instant elle fault : et parfois mon courage
(Toujours la pique au poing !) médite la douceur.
Que je m'accoude un soir pleurant sur ton rivage,
Tandis que, sur tes flots où Diane a versé
La stérile lueur de son flambeau glacé,
Le cri de l'alcyon ne cesse de s'accroître...

OUI, C'EST AU SANG LATIN

Oui, c'est au sang latin la couleur la plus belle,
Les plus riches moissons sont toujours à Cybèle,
Et toujours la Victoire, amante des combats,
Sera forgé' pour nous des Cyclopes nu-bras.
Que notre voix obtienne,
Des mains de Chrysaor,
La foudre olympienne :
Sur nos luths veille encore
La vierge Athénienne,
Pallas au casque d'or !
Si pour l'impie obscur onque ses feux ne vivent,
Pour nous, ses attentifs,
Jette un éclat plus vif
Vesta qui règne sur le Tibre.

A CHARLES MAURRAS

Pestum qui deux fois l'an voit naître et mourir
Adone, Lucrétile agréable qui bruit encor
Des vers latins chantés sur la lyre de Lesbos,
Hybla qui nourrit ses abeilles de la fleur
Du saule, Ustique où le Faune léger, du lycée fuitif,
Écarte de la chèvre et de son époux odoreux
L'Été et l'Austre;
Ni la rive abordé' de la troyenne proue,
Ni l'ombreuse Tibur, et ni l'heureux coteau
Où, charmé sous la voix du cygne de Mantoue,
Tel la source au cheval parla le Mincio,
Ne surent plaire au cœur des Muses et des Grâces
Ainsi que tu le fais, ô dorée Provence !

Jaufred, Arnaud Daniel
Au style doux comme miel,
Pierre qui sentis la darde
De la belle Nesmengarde,
L'autre Arnaud qui n'eus soulas
De la Dame de Bourlas,
Bernard, Anselme, Folquette
Qui capucin te rendis,
Et Raimbaud qui de Phanette
Rimas en Aubes et Dits :
Votre vertu, de l'arbre du Pénée,
Aux champs d'Élise soit à jamais couronnée,
Aimables provençaux par qui sut bien les sons,
Mignardement sonnés, des jeux et des tensons,
En pays champenois, le grand Thibaut, mon maître.

Sur tes grèves conduit paître
Protée encor son troupeau,
O Provence qui vis naître
Et Pontomore et Spéio,
Et la belle Galatée,
Et Mélite au doux souris,
Filles que du dieu Nérée
Eut la princesse Doris.
Rivage heureux, si la Parque me file
Des jours d'amertume trempés,

Alors que les épis stériles
Auront mon attente trompé,
J'irai vers toi; à l'heure où la cyprine
Vesper ramène la fraîcheur,
Couché dessus l'herbe marine,
J'appellerai le sort de Glauque le pêcheur.

D'UNE INGRATE DOULEUR

D'une ingrate douleur ayant les traits souffert,
Devant l'été des ans j'en ai touché l'hiver.
Mais ma verve, pareille aux eaux du noble Alphée,
Se mêle au flot mondain sans en être altérée,
Et par toutes les fois qu'aux cordes j'ai tenté
(Pour que rougisse enfin l'affreuse nudité
D'un imprudent chanteur), j'ai caché mes blessures
Sous le beau teint des fleurs noué's en sertissures.

LA GLÈBE S'AMOLLIT

La glèbe s'amollit et cède au doux Zéphire :
Jà l'alouette tirelire,
Et la source s'accorde aux tuyaux du pasteur.

O printemps agréable,
Lorsque tu fleurissais au milieu de mon cœur,
Je n'avais pas souci du déclin des Pléiades.
Que tu reviennes or' sur leur tige à requoi
Les roses odorer, et reverdir les arbres :
C'est le tardif safran qui seul s'ouvre pour moi.

AMOUR, DEPUIS CES SOIRS

Amour, depuis ces soirs que parfume l'été,
Tire l'arc contre moi d'une grand' cruauté.
Les plus sages conseils, Clarisse, sont déçus.
A peine de mes yeux tes yeux sont aperçus,
Je brûle comme fait la torche secouée.
Sentant bon les onguents et la taille nouée
De pourpre, et d'or le cou, viens... Mais non, tu serais
Sans ceston ni collier encore plus parfaite !
Arrange tes cheveux sur le haut de ta tête...
Le seul fard de l'amour embellira tes traits.

LES ARMES DES DIEUX

Muses de France, sœurs, ô troupe bienheureuse
Qui habitez les bords de ma Seine amoureuse,
Le rustre au barbare parler
Dans vos antres l'écho ne viendra plus troubler :
Aux mains de du Plessys le tambourin de Nisa sonne.
Qu'il soit percé, Python mal-embouché !
Dessus l'enclume de Vulcain traits il façonne.
Mars de son même casque l'a paré,
Ceint de ses clefs le veut Fortune;
Il porte le trident du valeureux Neptune,
Et le bâton noueux
Par qui les monstres mi-chevaux reconnurent Alcide.
Et, riant de l'effroi de ces fuyards honteux,
Opprobre du Parnasse, il agite sur eux
De Jupiter tonnant l'épouvantable égide.

ROMANE JUVÉNILE FLEUR

Romane juvénile fleur, vous m'êtes témoin
Comme dispos et droit et simple
J'ai mis mon soin,
D'un arc qui frappe au loin,
A purger des monstres le Pimple.

Mais puisque déjà par notre art
Se répondent Pindare et Thibaut et Ronsard
Puisque Pégase fait, pour accorder nos lyres,
Naître un nouveau surgeon sous son sabot gaillard,
Quelle cure à nos mains d'écorcher les satyres !
Qu'ore
Sonne le chant qui les Gaules décore !

D'une audace familière,
Vous soyez toujours vainqueurs,
Et vous couronnez de lierre
Au pentathle des neuf sœurs.
A Troade la hautaine,
Roland baron capitaine
Qu'il y joute à la quintaine !
L'Alphé', le Tibre mêlez
A cette amoureuse Seine,
Faites qu'au bruit de l'aveine
Où vous savez bien souffler,
Le gentil Auberon, par les tardes soirées,
Mène danser au bois les filles de Nérée.
Portez Phébus au cœur, en votre esprit, Pallas !
Car, dans l'arène où le lâche recule,
Je veux montrer le poing illustre d'Iolas
Guidant le char d'Hercule

LE SANG DE MON CŒUR

Le sang de mon cœur, d'une goutte,
Peut du glacé Strymon faire fumer la route.

Io ! l'arc qui frappe au loin se bande et tonne :
D'être à nouveau percé le noir Python s'étonne.
Io ! Dodone, ton sommet
S'éveille en Vendômois; aux rivages de Seine
Courent les feux que Diane allumait
Sur la montagne lycienne !

ORE, QUE DESSUS MA TÊTE

Ore que dessus ma tête
Saturne ennemi tempête;
De ses innocentes mains
Clothon, du destin instruite,
Qu'active file la suite
De mes conforts toujours vains !
Sur le luth je ne dirai,
Homme de mauvais courage,
Mon ennui, ou d'un outrage
Dépit je ne me plaindrai.
Plutôt, d'une ardeur qui passe
Thèbes, Ascrée et la Thrace,
Je sonnerai sons si hauts
Que les neuf sœurs étonnées,
Fuyant le Pimple et Pénée
Et de Pégase les eaux,
Feront bruire en la France,
Parlantes, dessous ma voix,
D'une amoureuse cadence,
Les prés, les antres, les bois.

ALCINOUS ET RHODOPE

Que tu montes au ciel douce et brillante, ô lune,
Ce n'est plus le printemps, c'est l'automne importune !
Le vigoureux été, le printemps florissant
Emportent avec eux mon amour languissant.
Le feuillage est tombé, l'hirondelle est partie,
Ah, viens plus près de moi, Rhodope, je te prie;
Un zéphyr amoureux, de ta bouche soufflé,
Me fera souvenir des beaux jours de l'été,
Et je pourrai tromper le temps et ma tristesse
En admirant tes seins que hausse la jeunesse.

L'AUTOMNE OU LES SATYRES

Hier j'ai rencontré dans un sentier du bois
Où j'aime de ma peine à rêver quelquefois,
Trois satyres amis; l'un une outre portait
Et pourtant sautelait, le second secouait
Un bâton d'olivier, contrefaisant Hercule.
Sur les arbres dénus, car automne leur chef
A terre a répandu, tombait le crépuscule.
Le troisième satyre, assis sur un coupeau,
De sa bouche approcha son rustique pipeau,
Fit tant jouer ses doigts qu'il en sortit un son
Et menu et enflé, frénétique et plaisant;
Lors ses deux compagnons, délivrés se faisant,
De l'outre le premier et l'autre du bâton,
Dansèrent, et j'ai vu leurs pieds aux jambes tortes,
Qui, alternés, faisaient voler les feuilles mortes.

PHYLLIS, PRINCESSE DE THRACE

A tes pieds les flots expirent, ô princesse,
O malheureuse fille du Thrace
Sithon, les flots vont et viennent sans cesse,
Mais à leur retour encore manquent
Les blanches voiles de celui qui toujours
Portait les Dieux dans sa bouche parjure.
Les traits de Vénus étaient doux à ton âme
Quand la bouche de ton amant en pansait la blessure,
Et maintenant tes plaies sont fontaines de flamme
Qui de l'Hèbre glacé font un autre Phlégéthon.
Pleure sur ton hymen aux sinistres auspices,
Et ne t'excuse plus de l'espérance, vois,
Depuis que, pour partir, il eut les vents propices,
La lune a complété son disque quatre fois.

DÉESSE AUX YEUX D'AZUR

Déesse aux yeux d'azur, Minerve glorieuse,
Tritogéni', Pallas, pudique, ingénieuse,
Protectrice Athéné qui maintenant habites
Où ma Seine, en flottant, sa course précipite,
Fais que l'intègre voix qui de ma lyre sonne,
Ayant vaincu le temps, d'âges en âges donne
Aux femmes la douceur, aux hommes un cœur pur.
Ainsi je te salue, ô vierge aux yeux d'azur.

ÉRIPHYLE

ET

SYLVES NOUVELLES

1893-1896

ÉRIPHYLE

Suivant la docte trace
Du Mantouan fameux qui m'a nourri de sa grâce,
Sur le Styx odieux et l'Achéron avare,
Ériphyle, je viens au fond du noir Tartare.
Ne me dédaigne pas, Mâne charmante, laisse
Brûler devant mes yeux ton antique tristesse,
Et tes larmes couler dans mon esprit pieux,
Comme en un vase pur un baume précieux.

« Essence pareille au vent léger,
« J'erre
« Depuis que la vie a quitté
« Mon corps.
« Mais les souillures et les maux du corps,
« La mort ne les efface.

« Ainsi, écoute : Le souci
« D'une ceinture dorée
« Ne m'a vaincu' comme l'ont conté
« Des bouches abusées;
« Mais c'est Cypris aux crins dorés,
« Déesse des trophées.

« Mon époux, c'était un héros,
« Il était fils d'Oïclée;
« Il avait ramé sur le navire Argo
« A côté de Thésée.
« De Phébus aux longs traits, d'Apollon
« Il était augure;
« Mais sa barbe était à son menton
« Chenue et dure.
« Et l'autre quand il vint, il était
« Dans sa jeunesse tendre;
« Sur sa joue à peine un blond duvet
« Commençait à s'étendre.
« Le tambour bérécynthian
« N'emporte l'âme
« Comme faisait sa voix disant :
« *Les Dieux vous gardent, noble Dame.*
« Alors je sentis que ma pudeur
« Etait la feuille tombée,

« Et mon désir semblable à la fureur
« Rapide de Borée.

« O jeunesse, tes bras
« Sont comme lierre autour des chênes,
« Mais la vieillesse, hélas !
« Est une foule d'ombres vaines. »

Elle dit, puis se tait, déçue en son courage.
Tel un coursier rétif qui soudain prend ombrage,
Ta mémoire recule, ô spectre épouvanté,
Et jamais de ta bouche il ne sera conté
Qu'un fils, pensant venger ton amour adultère,
A souillé de ton sang la terre nourricière.
Au séjour de Minos et d'Éaque inflexibles,
O femme, tu n'as plus tes membres corruptibles,
Ces yeux porte-lumière et l'épais de ces tresses,
Ces délicates mains, délices des caresses.
Maintenant de l'amour la tendresse divine
Décrirait un vain cercle autour de ta poitrine.
Mais du bras d'Alcméon la parricide offense
Trouve tangible encor ta trompeuse apparence.
Ainsi frappe le coin une yeuse abattue
Au profond des forêts pour former la charrue.
Hélas ! mortels, fuyez comme un port dangereux

Les perfides conseils d'un soin ambitieux.
Que diverse est la chance et l'attente peu sûre,
Alors que nous passons la commune mesure !
D'un cœur jamais surpris la sage volonté
Ressemble ce beau char qu'un bras adextre guide,
Mais l'aveugle courroux, comme un taureau stupide,
Souvent manque le but et s'élance à côté.

O ma Muse, quittons ce fleuve et ces campagnes,
Et Pluton, et les sœurs que l'on n'ose nommer,
Et que cette Ombre enfin rejoigne ses compagnes
Qui sont mortes d'aimer.

Je vois la triste Phèdre, innocente et coupable,
Myrrhe qui consomma son désir exécrable,
D'un funeste présage Aglaure déchirée
Et Canacé, épouse et sœur de Macarée,
La reine de Lemnos, qui brûla pour son hôte,
Le parjure Jason, l'intrépide Argonaute,
Héro, Laodamie, Hermione, Eurydice,
Cydippe, prise aux lacs d'un fatal artifice,
Procris au tendre cœur, jalouse de l'Aurore,
Hypermnestre, Évadné, cette Phyllis encore,
Et la sage Didon, que le pieux Énée
Pour obéir aux dieux avait abandonnée.

Comme ce pâle essaim de malheureuses Ombres,
Du Styx au triple tour couvrant les rives sombres,
Au penser doux-amer de son ancien martyre
S'agite tristement et doucement soupire !
Ainsi par un beau soir, au milieu de la plaine,
La tige que le vent bat d'une tiède haleine.

—

Grand honneur mantouan, harmonieux Virgile,
Telle sur son passage une onde au cours tranquille
Favorise les plants de son humeur nourris,
Telle la docte voix de ton plectre rendue,
D'âge en âge épandue,
Élève la vertu des intègres esprits.
Et toi Dante qui sus, égalant les antiques,
Hausser le faible essor de tes Muses gothiques,
Tant tu avais le cœur de Calliope plein,
Dans la grave douceur de tes divines rimes,
Du grand Parnasse saint tu gravis les deux cimes
Pour chercher le chemin du paradis chrétien.
O mes maîtres chéris, à vos leçons docile,
J'osai faire parler les mânes d'Ériphyle;
Veuille donc, Apollon, illustre entre les dieux,
Renflammer tout soudain ma fureur languissante,
Que sur le luth français j'accorde pour vous deux

Les paroles que dit dans la Cité dolente,
En langage toscan, le plus jeune au plus vieux :

O fonts de poésie, ô pères, fameux sages,
O des autres chanteurs ornement et clarté,
Soutenez ma faiblesse et que me soit compté
Le désir qui m'a fait rechercher vos ouvrages.

SYLVES NOUVELLES

LA PLAINTE D'HYAGNIS

Substance de Cybèle, ô branches, ô feuillages,
Aériens berceaux des rossignols sauvages,
L'ombre est déjà menue à vos faîtes rompus,
Languissants vous pendez et votre vert n'est plus.
Et moi je te ressemble, automnale nature,
Mélancolique bois où viendra la froidure.

Je me souviens des jours que mon jeune printemps
Ses brillantes couleurs remirait aux étangs,
Que par le doux métier que je faisais paraître
Dessus les chalumeaux,
Je contentais le cœur du laboureur champêtre
Courbé sur ses travaux.

Mais la Naïade amie, à ses bords que j'évite,
Hélas ! ne trouve plus l'empreinte de mes pieds,
Car c'est le pâle buis que mon visage imite,
Et cette triste fleur des jaunes violiers.
Chère flûte, roseaux où je gonflais ma joue,
Délices de mes doigts, ma force et ma gaîté,
Maintenant tu te plains : au vent qui le secoue
Inutile rameau que la sève a quitté.

ASTRE BRILLANT

Astre brillant, Phébé aux ailes étendues,
O flamme de la nuit qui croîs et diminues,
Favorise la route et les sombres forêts
Où mon ami errant porte ses pas discrets !
Dans la grotte au vain bruit dont l'entrée est tout lierre,
Sur la roche pointue aux chèvres familière,
Sur le lac, sur l'étang, sur leurs tranquilles eaux,
Sur leurs bords émaillés où plaignent les roseaux,
Dans le cristal rompu des ruisselets obliques,
Il aime à voir trembler tes feux mélancoliques.

L'injustice, la mort ne dépitent les sages ;
Aux yeux de la raison le mal le plus amer
N'est qu'une faible brise à travers les cordages
De la nef balancée au milieu de la mer.

Et mon ami sait bien que le vert ne couronne
La ramée toujours, mais ni toujours l'automne;
Que c'est des jours heureux qu'il faut se souvenir,
Que même le malheur, comme humain, doit mourir.
Or le dessein plus fier, la plus docte pensée,
A la quenouille où est la Parque embesognée
Se prennent comme mouche aux toiles d'araignée !

O hélas ! qui pourra que les étés arides
Ne viennent aux jardins sécher les fleurs rapides,
Que le funeste hiver, son haleine poussant,
Ne fasse du soleil un éclat languissant;
Que sous le tendre myrte à la rose mêlé
L'agréable plaisir n'aille d'un pas ailé,
Ou que le temps aussi, d'un vol plus prompt encore,
Sur nos têtes ne passe et ne les décolore !

Phébé, ô Cynthia, dès sa saison première,
Mon ami fut épris de ta belle lumière;
Dans leur cercle observant tes visages divers,
Sous ta douce influence il composait ses vers.
Par-dessus Nise, Éryx, Scyre et la sablonneuse
Iolcos, le Tmolus et la grande Épidaure,
Et la verte Cydon, sa piété honore
Ce rocher de Latmos où tu fus amoureuse.

Puisque douleur le point et l'ennui de tristesse,
Ne l'abandonne pas, toi, sa chère déesse,
Allège son souci, que dans son âme passe
Cette éclatante paix qui règne sur ta face !
Alors ses chalumeaux, en leurs rustiques sons,
Hardis surmonteront les antiques chansons
Des cithares et luths, des poètes et pères
Qui les yeux ravissaient des monstres et cerbères;
Car de ton frère archer la prophétique rage
Qui agite les rains du pénéan feuillage,
Jamais enfant mortel ne la porta si forte
Comme mon ami doux dedans son cœur la porte.

A MAURICE DU PLESSYS

Une même fureur n'agite tout poète,
Combien qui sont faconds ont la bouche muette !
La plupart sont chétifs et rampent bassement,
Aux arbrisseaux pareils; quelques-uns seulement,
De naturel bien né, sans ruses et sans peine,
Passent incontinent cette commune voix :
Tel un chêne élevé qui par-dessus le bois
Élance dans l'azur sa cime aérienne.

Ami cher, si le dieu qui confond l'ignorance,
Phébus qui m'a nourri dès la première enfance,
M'a bien prophétisé que c'est du labeur tien
Que Permesse courra sur les françaises rives,

Et si tu es toujours amoureux du lien
Que forme le laurier avec ses tresses vives,
La sainte Poésie, et de jour et de nuit,
Soit en toi comme un feu qui dans un chaume bruit.

De l'aveugle qui dit le courage homicide
De ce divin guerrier, fils de la Néréide,
Du vieillard de Téos et du Thébain Pindare,
De ce magicien que Mantoue a vu naître,
De ce Toscan pensif qui au fond du Tartare
Suivit encor vivant la trace de son maître,
De Ronsard qui Vendôme et la France décore,
De ce Sophocle, honneur de la Ferté-Milon,
De celui, bien appris, qui dedans la Champagne
Tira Pinde, Dodone et le sacré vallon,
Et du charmant Chénier dont deux fois je m'honore :
Nouveau Mercure, ayant pour ta verge brillante
Un plectre harmonieux, assemble et guide encore
Les substances qui sont sur la Lyre volantes.

ÉPITAPHE DE PAUL VERLAINE

Μοῦσαι καὶ Χάριτες, κοῦραι Διός, αἵ ποτε Κάδμου
ἐς γάμον ἐλθοῦσαι καλὸν ἀείσατ' ἔπος.
Οττι καλὸν φίλον ἐστί, τὸ δ' οὐ καλὸν οὐ φίλον ἐστί.
Τοῦτ' ἔπος ἀθανάτων ἦλθε διὰ στομάτων.

THÉOGNIS.

Et qu'importe à mes vers ta vie et ses alarmes !
Qu'importe le trépas ! Apollon est guerrier :
Je ne répandrai pas de misérables larmes,
Poète, sur ta tombe où fleurit le laurier.

La forêt tour à tour se pare et se dépouille;
Après le beau printemps, on voit l'hiver venir;
Et de la Parque aussi la fatale quenouille
Allonge un fil mêlé de peine et de plaisir.

Comme une eau qui, tombant d'une montagne haute,
De rocher en rocher à l'infini,
Ainsi le cœur humain est brisé, quand la faute
L'a roulé sur lui-même et l'a de Dieu banni.

Mais le chantre divin tombe et se précipite
Jusques au plus bas lieu pour gagner les sommets :
Aux noces de Cadmus les Grâces l'ont prescrite,
La règle que son cœur ne transgressa jamais.

A ERNEST RAYNAUD

L'Éther n'est pas toujours du Zéphyr rafraîchi,
De violente ardeur l'Été le brûle aussi,
L'hirondelle le quitte, et les plaintives grues,
Compagnes du Notus, y ramènent les nues,
Et l'Aquilon cruel y sème les frimas;
Puis encor les Saisons reviennent sur leurs pas,
Telle du mal au bien, de la joie à la peine,
Passe la vie humaine.

Ah ! que peu de support ont les faveurs d'un jour
Du bonheur désirable !
Mais le triste malheur n'est pas au misérable
Moins volage à son tour.

Raynaud, parmi les biens réservés à la terre
Notre partage est le plus beau,
Puisque, sur son métier, la Parque ménagère
Nous a filé l'amour de ce rameau
Stérile seulement au penser du vulgaire.

Un autre, à chaque coup surpris ou rebuté,
Remontre à la Divinité
Sur l'ordre convenable et l'effet ordinaire !
Fuyons ce vice, ami : que l'intègre Beauté
Pénètre notre esprit avec tranquillité,
Ainsi que l'eau reçoit un rayon de lumière.

PROSERPINE CUEILLANT DES VIOLETTES

Dans ce riant vallon, cependant que tu cueilles
La douce violette aux délicates feuilles,
O fille de Cérès, hélas ! tu ne sais pas
Que le sombre Pluton poursuit partout tes pas.
Il ne supporte plus d'être nommé stérile,
Car Vénus l'a blessé soudain des mêmes traits
Dont elle abuse, au fond des antiques forêts,
La race des oiseaux et le beau cerf agile.
Entends les cris du dieu ! sous son bras redouté
Se cabrent les chevaux qui craignent la clarté,
Rompant sous leurs sabots le roseau qui s'incline
Aux marais paresseux que nourrit Camarine.
Dans ses grottes gémit Henna, mère des fleurs,
Et Cyane ses eaux fait croître de ses pleurs.
Parmi les pâles morts bientôt tu seras reine,
O fille de Cérès, et Junon souterraine.
Ainsi, toujours la vie et ses tristes travaux
Troubleront le Néant dans la paix des tombeaux,
Et désormais en vain les Ombres malheureuses
Puiseront du Léthé les ondes oublieuses.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRES POÉSIES

1883-1886

LES SYRTES

Remembrances 9
Bouquet a la grœfin 16
Ottilie 17
Ode 18
Mystiques sont la-bas 20
Tes mains 21
Ariette 22
Sensualité 23
Assez d'abstinences 24
Conte d'amour 25
Les bonnes souvenances 36
Parmi les marronniers 37
La Carmencita 38
Dans la basilique 39
Oisillon bleu 41
Chimæra 42
Les roses jaunes 43
Le démoniaque 44

Les bras qui se nouent en caresses 46
Accalmie 47
Musique lointaine 52
Être serein ainsi qu'un roc 53
Homo, fuge 54

LES CANTILÈNES

FUNÉRAILLES

Roses de Damas 61
Voix qui revenez 62
Dans le jardin taillé 63
Ses mains qu'elle tend 65
Pleurer un peu 66
En son orgueil opiniatre 67
O les cavales hennissant 68
Désir de vivre 69
Sous vos longues chevelures 70
Par la douce pitié 71
Et j'irai le long de la mer éternelle 72

INTERLUDE

Toute la babiole 73
La lune se leva 75
Geste 76
Never more 77
Le Rhin 78

Florence 80
Vignette 81
Madrigal 82
Le ruffian 83
Intimité 85

AIRS ET RÉCITS

Maryo 87
La mauvaise mère 90
Nocturne 96
Air de danse 97
L'épouse fidèle 99
La comtesse Esmérée 103
Agha Veli 106
La femme perfide 111
La veuve 114
La vieille femme de Berkeley 115
La chevauchée de la Mort 124

LE PUR CONCEPT

Fi ! du monitor attendu 125
Le burg immémorial 126
Sous la rouille des temps 127
Les pales filles de l'argile 128
Dans le chêne rugueux sculptée 129
La Détresse dit 130

TIDOGOLAIN 133

MÉLUSINE 137

POÈMES ET SYLVES

1886-1896

LE PÈLERIN PASSIONNÉ

AGNÈS 149

LE DIT D'UN CHEVALIER QUI SE SOUVIENT 155

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

ÉPITRE 159
L'INVESTITURE 160
CHANSON 161
CHANSON 162
CHANSON 163
CHŒUR 164
UNE JEUNE FILLE PARLE 165
HISTORIETTE 166
LE JUDICIEUX CONSEIL 167
PARODIE 168
A JEANNE 169

ÉTRENNES DE DOULCE

I. — SES YEUX PARMI 171
II. — JE SUIS LE GUERRIER 173

III. — Ombre de casemate..... 174
IV. — Pour couronner ta tête..... 175
V. — J'ai tellement soif..... 176
VI. — Parce que du mal et du pire..... 177
VII. — Certe, il ne sut une autre toi..... 178
VIII. — Tes yeux sereins..... 179

JONCHÉE

Discours..... 181
Élégie première..... 183
Élégie deuxième..... 185
Élégie troisième..... 188
Cartel..... 190
Passe-temps..... 191
Contre Juliette..... 192
Mon mal j'enchante..... 194
Le trophée..... 195

ALLÉGORIES PASTORALES

Églogue a Æmilius..... 197
Églogue a ma Dame..... 199
Églogue a Elle encore..... 201
Églogue a Francine..... 203
Églogue a Paul Verlaine..... 205

GALATÉE

LE BOCAGE..... 213

Un troupeau gracieux..... 213
La persuasion habite sur tes lèvres..... 214

Pour consoler mon cœur 215
Gentil esprit, l'honneur des Muses 216
Les feuilles pourront tomber 217
Je suis las, si las 218
Je naquis au bord d'une mer 219
Que faudra-t-il a ce cœur qui s'obstine 220
Sauvons-nous du souci d'un jour 221
Moi que la noble Athène a nourri 222

ÉNONE AU CLAIR VISAGE ET SYLVES

ÉNONE AU CLAIR VISAGE

Offrande a l'amour 225
I. — Elle a fini déja 226
II. — Ce ne sont pas ceux-la 227
III. — Que ce soit en pleurant 228
IV. — Les blés auront muri 228
V. — Autrefois je tirais 229
VI. — L'eau qui jaillit 230
VII. — Sœur de Phébus charmante 231
VIII. — Fier printemps ravisseur 232
IX. — Énone, j'avais cru 233

SYLVES

L'équitable balance 235
Vigile du poète roman 236
Le retour 238
Contre quelques-uns 240

A Raymond de la Tailhède 241
Emblème 242
La Dryade a Pan 244
Æmilius, l'arbre laisse 245
Téthys qui m'as vu naitre 246
Oui, c'est au sang latin 247
A Charles Maurras 248
D'une ingrate douleur 251
La glèbe s'amollit 252
Amour, depuis ces soirs 253
Les armes des Dieux 254
Romane juvénile fleur 255
Le sang de mon cœur 257
Ore, que dessus ma tête 258
Alcinous et Rhodope 259
L'automne ou les satyres 260
Phyllis, princesse de Thrace 261
Déesse aux yeux d'azur 262

ÉRIPHYLE ET SYLVES NOUVELLES

ÉRIPHYLE 265

SYLVES NOUVELLES

La plainte d'Hyagnis 271
Astre brillant 273
A Maurice Du Plessys 276
Épitaphe de Paul Verlaine 278
A Ernest Raynaud 280
Proserpine cueillant des violettes 282

841 89 M836 1923 V01
MOREAS J OEUVRES DE JEAN MOREAS
V.1
INSERT BOOK MASTER CARD FACE UP IN FRONT SLOT OF S.R. PUNCH
UNIVERSITY OF ARIZONA LIBRARY
MASTER CARD
GLOBE 201144-0

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois.

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le *Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une Table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

---

Chartres. — Imprimerie Félix Lainé.